

# Le Petit Journal

ADMINISTRATION

61, RUE LAFAYETTE, 61

Les manuscrits ne sont pas rendus

On s'abonne sans frais  
dans tous les bureaux de poste

5 CENT.

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

5 CENT.

ABONNEMENTS

20<sup>me</sup> Année

Numéro 982

DIMANCHE 12 SEPTEMBRE 1909

SIX MOIS UN AN

|                          |       |          |
|--------------------------|-------|----------|
| SEINE et SEINE-ET-OISE.. | 2 fr. | 3 fr. 50 |
| DÉPARTEMENTS.....        | 2 fr. | 4 fr. »  |
| ÉTRANGER.....            | 2 50  | 5 fr. »  |



## ÉCHAPPÉ A UNE MORT HORRIBLE

Un facteur est assailli, dévalisé, ligoté et couché sur les rails avant le passage d'un train



## EXPLICATION DE NOS GRAVURES

### ÉCHAPPÉ A UNE MORT HORRIBLE

Un facteur est assailli, dévalisé, ligoté et couché sur les rails avant le passage d'un train

Le préposé au transport des sacs de dépêches de Villeneuve-lès-Avignon, à la gare de Pont-d'Avignon, faisait sa tournée ordinaire l'un de ces derniers soirs, lorsque deux individus se jetèrent sur lui, lui couvrant la tête d'un tablier, le ligotèrent et, après l'avoir dépouillé de son sac de dépêches et d'une somme peu importante qu'il portait sur lui, le placèrent au travers de la voie ferrée et partirent. Un train allait passer. Après de violents efforts, le malheureux préposé, nommé Jean Rigaud, put se rouler hors de la voie et se débarrasser de ses liens. Il était temps : une minute plus tard le malheureux eût été écrasé.

### LE ROGNI PRISONNIER EST AMENÉ A FEZ EN CAGE COMME UNE BÊTE FÉROCE

Voici comment un témoin raconte l'arrivée à Fez du Rogni vaincu et prisonnier : « A onze heures, le cortège est signalé. » Voici venir à pas lents, avec son tangage disgracieux, un chameau. « Le « vaisseau du désert » porte une cargaison bizarre, étrange... » C'est une cage de fer aux barreaux énormes. Elle est fort basse. Un homme ne pourrait s'y tenir debout. Et, pourtant, il y en a un, dans cette cage, solidement amaré... un homme qui se tient accroupi... un homme à la face brûlée par le soleil, aux yeux brillants d'énergie, à la barbe drue et noire. Et cet homme, qui ballotte avec un bruit de chaînes, cet homme c'est le rogni, l'ennemi du sultan, l'invincible, enfin capturé. « Il est là, calme, froid, l'air indifférent, contemplant avec une dignité méprisante cette multitude pouilleuse et lâche, qui l'eût acclamé vainqueur, et le hue vaincu. » Mais le cortège s'approche. « De son lit de repos, le sultan contemple un instant son rival, qui ne baisse point les yeux. D'une voix étouffée, il lui adresse quelques paroles, où l'on sent la colère, puis il donne un ordre bref. Un caïd fait un signe, des serviteurs s'approchent. En un clin d'œil, le chameau est agenouillé, les amarres sautent, et la cage, soulevée par six hommes, pénètre à l'intérieur du palais. » Dans le trou d'ombre où elle s'enfonçait, les barreaux lancent un dernier éclair... puis, plus rien. « Le rogni vaincu, est doublement captif. »

## VARIÉTÉ

### Les Glorieux Vaincus de Malplaquet

11 SEPTEMBRE 1709

Un monument commémoratif. — Villars et Boufflers. — 1709, misère en France. — Une armée sans pain. — Comment d'une glorieuse défaite naquit le relèvement national.

On inaugurerait dimanche, sur le champ de bataille de Malplaquet, un monument commémoratif de la bataille du 11 septembre 1709, bataille de géants, victoire qui fut, pour l'ennemi, plus cruelle que bien des désastres, et défaite qui fut, pour nos armées, plus glorieuse que bien des victoires.

Le monument dû à l'habile ciseau du statuaire Cornille Theunissen, est bien celui qui convient à une telle commémoration : une pyramide où, parmi les plis des drapeaux et le décor des feuilles de chêne, se détachent les médaillons des deux héros de la journée : le maréchal de Villars, qui commandait en chef et fut blessé au cours de l'action, et le maréchal de Boufflers qui organisa la retraite.

N'est-il pas singulier que deux siècles se soient écoulés avant qu'on songeât à perpétuer le souvenir de ces grands faits militaires de la fin du règne de Louis XIV, et qu'on rendit enfin un hommage national à ces hommes de guerre qui furent parmi les plus grands de notre histoire ?

La mémoire de Boufflers fut célébrée l'an dernier, il est vrai, par un monument commémoratif de la fameuse défense de Lille en 1708, défense où le vieux maréchal s'illustra par sa vaillance autant que par ses talents militaires. Mais Villars, Villars le plus grand et le plus heureux soldat de ce temps, n'a pas même un monument digne de lui, dans cette plaine de Denain où, il sauva la France.

Cependant, nous avons souvenir d'avoir vu au Salon, il y a quelques années, une superbe statue de Villars due au sculpteur Gauquie, un Villars équestre, entraînant ses soldats à la victoire. Cette statue, nous

avait-on dit, était destinée à la ville de Denain. Comment n'y est-elle pas encore érigée ? Ce sera, dans trois ans, le deux centième anniversaire de la bataille où, comme l'a dit Voltaire en un médiocre distique :

... Pon vit dans Denain l'audacieux Villars  
Disputer le tonnerre à l'aigle des Césars.

C'est l'occasion où jamais de mener à bien le projet et de dresser enfin la statue du vainqueur à l'endroit même où par lui la France fut sauvée.

Villars fut, en effet, l'une des figures les plus belles, les plus héroïques de notre histoire. C'est le type même de la race française.

Saint-Simon, lui-même, son ennemi juré, Saint-Simon qui essaya vainement de lui enlever, au profit de Montesquieu d'Artagnan, son lieutenant, le bénéfice du triomphe de Denain, n'ose point lui refuser « une valeur brillante, une grande activité, une audace sans pareille... » Ses projets, dit-il, étaient hardis, vastes, presque toujours bons, et nul autre que lui n'était plus propre à l'exécution et aux divers manœuvres des troupes, de loin pour cacher son dessein et les faire arriver juste, de près pour se poster et attaquer... »

Jamais chef d'armées ne fut plus adoré de ses troupes. Ses allures familières et son courage indomptable lui avaient gagné le dévouement et l'admiration de ses soldats. A Friedlingen, voyant son infanterie plier, il s'était jeté au premier rang, un drapeau à la main, s'était battu comme le dernier de ses grenadiers, et les soldats, enthousiasmés, l'avaient, sur le champ de bataille, proclamé maréchal de France.

Un an plus tard, au siège du château de Hornbeck, comme une colonne d'assaut reculait, Villars se mit à sa tête : « J'espère, mes enfants, s'écria-t-il, que vous n'allez pas laisser un maréchal de France tout seul sur la brèche ! » Et, suivant son exemple héroïque, ses troupes emportèrent la forteresse à la baïonnette. A Hochstadt où il livra bataille malgré les hésitations de son allié l'Électeur de Bavière, il tua huit mille hommes aux Impériaux, leur prit toute leur artillerie et leurs bagages ; à Stollhofen, il mit en déroute une armée de cinquante mille combattants et s'empara de cent soixante pièces de canon.

Quand sembla venir pour la France, écrasée par l'Europe coalisée, l'heure de l'agonie, c'est à Villars que Louis XIV confia sa suprême espérance.

Le rigoureux hiver de 1709 avait été suivi d'une horrible famine ; les laquais du roi mendiaient dans les rues de Versailles ; Mme de Maintenon mangeait du pain bis ; les coffres étaient vides ; le roi et sa famille faisaient porter à la Monnaie leurs bijoux et leur vaisselle d'or et d'argent ; l'armée n'avait plus de solde, plus de vêtements, plus de chaussures, plus même de pain. De tous côtés, la France était menacée. Lille tombait au pouvoir des ennemis ; Marlborough et le prince Eugène s'avançaient à la tête des forces réunies des Anglais et des Impériaux.

Louis XIV fit appeler Villars : « La confiance que j'ai en vous, Monsieur le Maréchal, lui dit-il, est bien marquée, puisque je vous remets le salut de l'Etat. »

Le ministre Desmarets ramassa, comme il put, 220 millions pour continuer la guerre. Villars partit commander l'armée de Flandre, composée presque entièrement de campagnards ; et, preuve de la haute estime où le tenaient ses pairs, le vieux maréchal de Boufflers, le glorieux défenseur de Lille, vint spontanément se ranger sous ses ordres.

Boufflers est non moins digne que Villars de l'hommage de la postérité. Dès sa jeunesse, au combat de Worden il avait, par son héroïsme, attiré l'attention de Turenne. C'était un opiniâtre, un merveilleux défenseur de villes. Avant de s'illustrer par sa résistance à Lille en 1708, il avait en 1694 défendu avec quelques régiments, Namur assiégé par Guillaume d'Orange à la tête d'une formidable armée. Forcé de se rendre après un siège de soixante-trois jours, Boufflers sortait de la ville avec les honneurs de la guerre, lorsqu'il se vit arrêter au mépris des clauses de la reddition.

Surpris, il demanda la raison de cette perfidie. On lui répond qu'on agit ainsi par représailles de la garnison de Deynze et de Dixmude retenue prisonnière par les Français en dépit des traités.

— Si cela est, dit Boufflers, on doit arrêter ma garnison et non pas moi... »

— C'est vrai, Monsieur, lui répond le roi Guillaume, mais ceci vous prouve qu'on vous estime plus, vous, que dix mille hommes.

Cette opinion d'un des plus acharnés ennemis de la France n'en dit-elle pas plus long sur Boufflers que le récit de toutes les actions d'éclat accomplies par lui ?

En 1709, le Maréchal avait soixante-cinq ans. Il demeurait néanmoins plein de fougue et d'activité, le premier à cheval, tous les matins, avant ses aides de camp. Mme de Maintenon écrivait le 14 janvier de cette année-là : « M. le Maréchal de Boufflers travaille quatorze heures par jour. Je crains qu'il n'y succombe. »

Revenu de Flandre à Paris lors de la grande disette, il fut des premiers à envoyer sa vaisselle à la Monnaie, et il partagea avec les pauvres de ses terres les quelques biens que la guerre lui avait laissés.

Quand le peuple de Paris, poussé par la

misère s'ameuta, demandant du pain, Boufflers se porta dans les carrefours et harangua la foule ; et par sa popularité il arrêta les émeutes.

Je ne sais rien de plus noble et de plus simplement émouvant que la lettre par laquelle ce vieux maréchal de France, blanchi sous le harnois, se mettait à la disposition de Villars son cadet, cependant, en âge et en grade.

« Je puis vous assurer, lui écrivait-il, qu'aucun de vos aides de camp n'exécutera vos ordres avec plus d'empressement ni plus de plaisir que moi. »

Et il ajoutait :

« Vous savez, Monsieur, depuis longtemps, à quel point je vous honore. Je serai ravi d'avoir occasion de vous en donner les preuves les plus effectives et qui puissent vous convaincre que personne au monde n'est plus parfaitement ni avec plus d'amitié et d'attachement que moi, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. »

A quoi Villars répondait :

« Ce sera toujours à moi, Monsieur, à recevoir vos ordres. Vous méritez bien mieux, par toutes sortes de raisons de les donner... »

Quels beaux caractères, vraiment français, que ceux de ces deux grands hommes de guerre faisant ainsi assaut de générosité et de courtoisie !

Boufflers fut ainsi toute sa vie, modeste, loyal et généreux. Il se prodigua sans compter au service de l'Etat. Les succès des autres ne l'offensèrent jamais, et, chaque fois qu'il s'agit du bien de la patrie, il n'eut pas plus de peine à se soumettre qu'à commander.

Sa vie domestique fut aussi pure que sa vie publique. Chez lui, ni faste insolent, ni fêtes mondaines. Libéral, magnifique même pour l'honneur du roi et des emplois où il le représentait, Boufflers vivait d'ordinaire avec une noble et antique simplicité, au milieu de ses nombreux enfants qui l'aimaient et le respectaient.

« Sa fortune, dit un de ses biographes, resta médiocre, et il ne dut jamais rien à la licence de la guerre. Il aimait fort à faire valoir le mérite d'autrui inconnu. »

En campagne, il tâchait d'adoucir les maux de la guerre par ses libéralités. Les soldats avaient en lui un père. Après le combat, il visitait les ambulances, consolait les blessés et s'occupait des besoins du soldat avec une charité chevaleresque. »

Tels étaient les deux hommes qui le jour de Malplaquet devaient sauver l'honneur du pays.

Mais l'hommage qui leur sera rendu dimanche ne va pas à leur seule mémoire ; il s'adresse à tous les combattants de cette journée héroïque, car jamais chefs d'armées ne furent mieux secondés par l'abnégation et la vaillance de leurs soldats.

Un grand souffle de patriotisme animait ces paysans et ces pauvres gentilshommes que la famine avait jetés sur la frontière du Nord. C'étaient là ces maigres troupiers que peignit Watteau : ces soldats qui s'en allaient vers les champs de bataille de Belgique, légèrement vêtus, lourdement chargés, ce furent les vrais ancêtres des volontaires de 92, des glorieux soldats de Sambre et Meuse.

Dans son beau travail sur Malplaquet, publié par la section historique de l'Etat-Major de l'armée, M. le capitaine Sautai a recueilli maints témoignages de l'esprit de sacrifice qui régnait parmi eux.

La solde n'était pas payée, les vivres manquaient à chaque instant ; suivant l'expression même de l'intendant de Flandre, M. de Bernières « on mourait effectivement de faim... » N'importe ! Les soldats soutenus, entraînés par la belle humeur de Villars, marchaient quand même et ne se plaignaient pas.

Au mois d'avril, le maréchal va inspecter la garnison de Saint-Venant, et, le lendemain, il écrit au ministre de la guerre : « Tous les officiers de la garnison de Saint-Venant m'ont demandé en grâce de leur faire donner du pain, et cela avec modestie, disant : « Nous vous demandons du pain parce qu'il en faut pour vivre. Du reste, nous nous passerons d'habits et de chemises... »

Trois mois plus tard, Villars écrit encore au ministre pour demander des vivres, et sa lettre témoigne encore de l'admirable esprit des soldats :

« L'armée, dit-il, fut, la journée d'hier, entièrement sans pain, et la plupart des troupes n'en ont eu qu'à midi. Ils ne laissent pas de travailler aux retranchements. J'admire en vérité, Monsieur, la vertu et la fermeté du soldat... »

Avec des troupes capables de supporter, sans se plaindre, non seulement la fatigue mais encore la faim pour l'amour du pays, des hommes comme Villars et Boufflers devaient faire des prodiges. Ils en firent.

Cette sanglante affaire de Malplaquet, où déjà se fit sentir l'élan des guerres de la Révolution, fut pour les Alliés une victoire à la Pyrrhus : ils y laissaient vingt-deux mille hommes, tandis que nous n'en perdions que huit mille.

« Vaincue, dit M. le capitaine Sautai, mais ayant peu souffert dans son organisation matérielle, tous les hommes conservant leurs armes, notre armée de Flandre sortait de combat avec le moral affermi et exalté : « Je puis assurer Votre Majesté, écrivait au roi le maréchal de Boufflers, le soir même de l'action, que jamais malheur

n'a été accompagné de plus de gloire, toutes les troupes de Votre Majesté s'y étant acquies une des plus grandes par leur valeur distinguée, par leur fermeté et par leur opiniâtreté, n'ayant enfin cédé qu'au nombre fort supérieur et y ayant toutes fait des merveilles. »

Officiers et soldats s'étaient retrempés au feu, et il n'est point d'acteur ou de témoin de cette journée qui ne célèbre le relèvement de notre armée, après une longue suite d'humiliations et de revers. « Je suis persuadé, mandait le comte de Broglie au ministre Voysin, le 13 septembre 1709, que, quoique nous ne soyons pas restés les maîtres du champ de bataille, qu'il vaut mieux avoir donné cette bataille que si on ne l'avait pas fait, d'autant qu'elle a marqué aux ennemis que nos troupes étaient pour le moins aussi bonnes que les leurs puisque, fort supérieures en nombre, ils n'ont jamais pu nous forcer, ni nous attaquer dans notre retraite. Aucune troupe n'ont jeté leurs armes comme ils ont fait dans les affaires précédentes... »

Le marquis de Goësbriand écrivait aussi au duc du Maine : « Il est certain que cette affaire a rehaussé le courage des soldats et ranimé, pour ainsi dire, l'armée... »

Enfin, l'intendant de Flandre, M. de Bernières portait le jugement suivant sur l'effet moral de la bataille. « Ce que je trouve heureux dans l'action du 11 de ce mois, c'est que, du moins, la nation, qui était presque déshonorée et perdue de réputation dans l'esprit des ennemis, qui croyaient qu'ils n'avaient qu'à se présenter pour nous intimider et nous battre, la nation, dis-je, leur a fait connaître que c'étaient les mêmes Français qui n'ont cédé un petit terrain qu'au très grand nombre. »

Mais en voilà assez, je crois, pour justifier l'opportunité de la commémoration qui se fera dimanche à Malplaquet — commémoration à laquelle se joindront de cœur tous les Français qui gardent au fond de l'âme le culte de l'héroïsme et l'amour de la patrie.

Ernest LAUT.

## LA SEMAINE FANTAISISTE

### Le Monsieur qui voyage

Quand viennent les vacances,  
Soudain ragaillard,  
Il est plein d'éloquence  
Et de propos hardis,  
Et son cahne ménage  
Est sens dessus dessous :  
Le monsieur qui voyage  
Rend tout le monde fou.

Sous les yeux pleins d'envie  
De ses admirateurs,  
Fiévreux, il vérifie  
Tous les indicateurs  
Et relit chaque page,  
Le crayon à la main :  
Le monsieur qui voyage  
Veut savoir son chemin.

Comme si, pour la Chine,  
Il devait s'embarquer,  
Il ferme sa cuisine  
Et sa salle à manger,  
Met son argent en gage  
Et fait son testament :  
Le monsieur qui voyage  
Est très prudent vraiment.

Le fameux jour arrive.  
Vers le chemin de fer,  
Le fiacre qu'il active  
Court, galope et fend l'air.  
Avec tous ses bagages,  
Au train, en coup de vent,  
Le monsieur qui voyage  
S'amène une heure avant.

Enfin le train démarre.  
Notre homme, plein d'espoir, ?  
Pour saluer la gare  
Agite son mouchoir  
Et, quand le paysage  
Des fortifs apparaît,  
Le monsieur qui voyage  
Est ému pour de vrai.

Et puis, de ville en ville,  
Il s'en va critiquant  
De façon incivile  
Sous le nez des croquants ;  
Il parle, il verbiage  
Et se pose en censeur :  
Le monsieur qui voyage  
Est un fin connaisseur.

Mais si quel'un au monde  
Un instant ignorait  
Ses courses vagabondes  
Et ses moindres arrêts,  
Son entrain, son courage  
Et ses plaisirs nombreux,  
Le monsieur qui voyage  
Ne serait pas heureux ;

Aussi la capitale  
Se voit-elle bientôt  
De ses cartes postales  
Couverte. Quel cadeau !  
De tout son voisinage  
Ainsi il se souvient :  
Le monsieur qui voyage  
Veut qu'on le sache bien.

Enfin, dans ses pénates,  
Quand il est de retour,  
Aux amis qui se hâtent  
De lui faire une cour,  
D'un air plein d'avantage,  
Pendant cinq ou six mois,  
Le monsieur qui voyage  
Raconte ses exploits.

CLAUDEIN



## AU SOIR

Tout le long de leurs quarante-cinq ans de ménage, le père et la mère Bianchon s'étaient chamaillés. Mais à mesure que les forces leur échappaient, ils devenaient plus irascibles, s'en prenant l'un à l'autre de toutes leurs misères croissantes, du chômage plus fréquent, du gain moins élevé, du travail moins facile. Quand ils se retrouvaient à la fin des jours, fourbus, exténués, la moindre anicroche leur devenait occasion de dispute. Et c'étaient des reproches, des taquineries volant et ricochant à toute vitesse.

— Si t'avais bu moins de chopines !  
— Si t'avais pas tant aimé les affutiaux !  
Pour peu que la cheminée fumât par surcroît, et que le pain eût augmenté, la mère Bianchon sombrerait dans le désespoir :  
— Ah ! disait-elle, il y a des jours où l'on se jetterait dans le puits, si ce n'était la crainte de trouver le diable au fond. Mon Dieu ! quand donc me verrai-je à l'hospice ?

— Tu ne le désires pas plus que moi, repartait le bonhomme.  
Et tombant d'accord sur cette idée, ils s'apaisaient un instant dans le rêve suscitée soudain. L'hospice, avec ses salles bien créées, bien closes, ses jardins frais, ses vastes cuisines aux imposantes chaudières, c'était leur château en Espagne, à ces deux vieux ! Quand donc auraient-ils la même chance que Chalopart, leur ex-voisin, pensionné là-bas depuis trois mois, et qui venait chaque dimanche, se pavaner dans son ancien quartier, avec la gloire d'un parvenu ? A l'entendre, ce Chalopart, lui et les autres, vivaient heureux et sans soucis, comme des *marquis*... Logés, nourris, habillés, chauffés, des bons soins en cas de maladie, un parc pour se promener, des journaux même pour ceux qui savaient lire, que pouvaient-ils souhaiter de mieux ?... Et du travail à sa volonté, juste de quoi se distraire, afin de se procurer les douceurs, du café, du vin, du tabac !...

Le père et la mère Bianchon écarquillaient les yeux, pâles d'envie. Du café, du tabac, du vin... Il y avait si longtemps qu'ils ne goûtaient plus que par hasard à ces bonnes choses !... Ils essayaient, sans y parvenir, de se figurer une existence où le travail n'était qu'une récréation. Leurs souvenirs ne leur représentaient qu'une longue suite de jours où ils avaient peiné rudement, plus que leur force, toujours talonnés par la nécessité quotidienne et la crainte du lendemain. Et les enfants, élevés difficilement, dispersés, mariés, traînaient aujourd'hui la même vie besogneuse, incapables d'offrir le moindre secours à la vieillesse des parents.

Comme ça devait être bon de se reposer, de ne plus se tracasser du propriétaire et du boulanger, de trouver la popotte toute prête, de se réchauffer sans avaler de fumée, et surtout de ne plus se cogner tous les jours aux mêmes compagnons de chaîne hargneux !... Ce grand besoin de paix les décida à présenter, eux aussi, une pétition. Un conseiller municipal, dont la mère Bianchon lavait le linge et cardait les matelas, voulut bien se charger de la rédiger et d'appuyer cette requête que les vieux, émotionnés, signèrent d'une croix. Puis ils attendirent le résultat de cette démarche, calmés d'abord par l'espérance, bientôt impatients et anxieux.

Les choses traînaient en longueur. On ne mourait pas cette année, à l'asile des vieillards. Tous les pensionnaires, hommes et femmes, s'obstinaient à garder leurs places, sans égard pour les ambitieux qui les convoitaient. Voyant leur tour encore si éloigné et tant de concurrents pressés devant eux, le père et la mère Bianchon se décourageaient. Ils n'osaient plus songer si souvent à cette Terre Promise. Et la désillusion les aigrissait encore l'un contre l'autre.

Un jour en revenant du lavoir, la mère Bianchon trouva à sa porte, un groupe de voisins fort excités. Toutes à la fois l'informèrent de l'événement : le conseiller municipal — l'excellent homme ! — était venu lui-même, en passant, avertir Mme Bianchon que des vacances imprévues s'étant produites, elle pouvait entrer à l'hospice dès le lendemain, si elle voulait...  
— Allons, la mère, vous y voilà pourtant à votre désir !...

La vieille resta fixe, comme pétrifiée sous l'aveu de sa coiffe ronde, sans un mot de remerciement aux félicitations. Les commères, vexées de ce silence, se dispersèrent. La mère Bianchon rentra dans sa mesure, déposa son paquet, puis demeura debout, sans pensée, écoutant le tapage qui assourdissait sa pauvre tête. Toutes les cloches de la ville lui semblaient carillonner en même temps.

Le son fêlé de l'antique horloge vibra dans ce brouhaha. La bonne femme tressaillit, comme si quelque ressort se détendait aussi en elle. Inséparable de l'idée de l'heure, l'obligation de faire la soupe mit la vieille en mouvement, la ramena aux machinales besognes de chaque soir. Et tandis qu'elle trottait aux quatre coins du logis, de la table au bahut, et du bahut au foyer, brusquement, le chagrin l'accabla. Elle regarda avec angoisse les pauvres meubles qui avaient encadré sa longue vie, les humbles objets familiers à ses yeux et à ses doigts, la chambre aux murs décrépits, et, en songeant qu'elle n'allait plus voir ni manier ces choses, un grand vide se creusa dans son cœur.

Elle ouvrit la porte et s'assit sur le seuil, afin d'éplucher sa salade au jour. Les jaccasseries de vingt ménages, sortant par toutes les croisées de la ruelle, l'environnaient d'un bourdonnement. Dans le lointain rétréci du porche, le père Bianchon arrivait, le dos en arc, les bras ballants, traînant ses pieds lourds. La mère Bianchon le regarda, si vieux, si exténué, courbé vers cette terre qu'il avait tant remuée, tant arrosée de ses sueurs, sous laquelle il s'allongerait bientôt pour de vrai, le seul repos. Un souvenir lui montra son homme d'autrefois, jeune, robuste, gai, la démarche ferme. Vigueur, santé, belle humeur étaient partis peu à peu, usés par la misère, mais au début de ces quarante-cinq ans de leur pauvre vie commune, il y avait eu, tout de même, entre eux, quelque chose de bon, de chaud, qui était de l'amour...

Elle battit des paupières, serra les lèvres, et, se levant, secoua son tablier rempli d'épluchures. Elle détournait la tête pour ne point voir son bonhomme en face, et comprenant qu'il savait déjà la nouvelle, instruit par les commérages, dès l'arrivée. Ils rentrèrent dans la maison, grise déjà de crépuscule. Le père Bianchon s'assit, comme tous les soirs, près de la fenêtre à quatre carreaux, devant la petite table où fumait la soupère. Suivant l'ordre de ses gestes habituels, il jeta sur un tabouret boiteux son chapeau de paille effrangé, atteignit son couteau au fond de sa poche, enfonça la cuiller d'étain dans l'écuelle, remplit son assiette et se décidant enfin à parler, dit d'une voix rogne, qui voulait être gaie :

— Eh bien ! la mère, te v'la contente !  
Elle, sans répondre, partit d'un trait jusqu'au fond de la chambre, et se mit à vaquer de ci de là, sans raison, la tête perdue. Cela lui retournait le cœur de le voir là, faisant le brave, à ce coin de table où il serait tout seul demain. Ses jambes faiblirent tout à coup. Elle tomba sur une chaise et éclata en sanglots, dans son tablier.

— Mon pauvre homme ! Comment que tu t'arrangeras !... Penserai-tu seulement, le dimanche, à mettre une chemise propre ! Faudra donc que tu fasses ta soupe !... Mon Dieu Seigneur ! Jamais tu ne t'en tireras !

Le père Bianchon, très rouge, le nez ra-

battu dans la moustache, se guinda d'un air digne et leva l'épaule.

— Ben sûr !... Avec ça que c'est malin de faire bouillir un pot !... Tu crois toujours qu'on est plus empêtré que toi !

Mais la vieille secoua la tête douloureusement.

— Je sais ce que je sais... Jamais t'auras la patience ! Tu t'abîmeras l'estomac à manger du froid ! Et qui donc qui te soignera ! C'est grande pitié qu'un homme seul !... Non, jamais, je n'aurais cru que ça me ferait tant d'effet de te laisser ! acheva-t-elle la voix cassée de soupirs et de larmes.

Le père Bianchon marmonna quelque chose d'indistinct et s'assouda sur son bras tremblant.

— Et puis, voyons, reprenait la bonne femme, éplorée, quand même tu ne resterais pas longtemps ici et que tu serais reçu là-bas, il faudra donc aller, moi, à droite, toi, à gauche !... C'est-y pas dur de se quitter après qu'on a été ensemble pendant quarante-cinq ans !... Les personnes qui dirigent les affaires devraient penser à ça ! Quand on s'épouse, c'est-y pas pour la vie !... Y a donc ceux qu'ont de quoi qu'ont le droit de rester mariés jusqu'au bout !... C'est bon de manger à sa faim et d'avoir chaud ! Mais c'est bon aussi, encore meilleur, de trouver quelqu'un à qui parler du jeune temps et de celui des enfants, pas vrai, Pierre !...

— Ben sûr ! murmura le bonhomme enfouissant ses doigts noueux dans ses mèches grises.

La vieille le regarda, toute transie de pitié. Elle étendit sa main calleuse sur la table.

— Eh bien ! j'irai pas, là ! Tant pis !... Tant qu'on est deux, faut rester deux ! Pas vrai, Pierre, qu'elle te manquerait quand même, ta ménagère !... On se chicane quelquefois, mais, au fond, il reste malgré tout de l'amitié.

— Ben sûr, répéta le vieux d'une voix éteinte.

Ils laissèrent en silence s'épuiser leur émotion, tandis que le rêve, si souvent évoqué, achevait de s'effacer dans le néant.

— Eh ben ! la vieille ! fit tout à coup le jardinier d'un ton bourru, vas-tu laisser encore longtemps refroidir la soupe !...

Docile, elle s'assit, la gorge desserrée l'appât revenu, et avala avec entrain la pâte tiède.

— Bonne soupe, hein !

— Peuh ! fit le bonhomme en se servant la salade. Trop épaisse et pas assez de sel !

— Pas assez de sel ! répéta la mère Bianchon, piquée. Y en a trop, plutôt. J'ai le goût de saumure plein la bouche. C'est sain, d'ailleurs !... Mais faut toujours que tu contredises.

— Je ne dis que ce qui est juste ! retorque le vieux avec autorité. Y a pas assez de sel !

— Moi, je te dis qu'y en a trop ! prononça la vieille, happant la soupère d'un geste furibond.

Et revenant à la longue habitude de leur intimité, ils recommencèrent la querelle qui ne s'achèverait plus qu'avec eux.

Mathilde ALANIC.

## LE FROMAGE

Un wagon-couloir.  
Le train vient de s'arrêter à Livarot, localité célèbre par ses odorants fromages.

Madame DUPONT ouvrant une portière. — Casimir ! Casimir !... Voici un compartiment vide !

CASIMIR, montant derrière sa femme. — J'en avais trouvé un où il y avait deux coins libres.

Mme DUPONT, sur un ton désappointé. — Ah ! sapristi !

CASIMIR. — Quoi donc ?

Mme DUPONT. — J'ai mal regardé !... Il y a

du monde... ou, tout au moins des bagages !

CASIMIR. — Descendons !

Mme DUPONT. — Nous n'avons pas le temps !

CASIMIR. — Mais si !

Mme DUPONT. — Le train part dans une minute !

CASIMIR, philosophe. — Alors restons !

Mme DUPONT, agressive. — C'est ça, attrape moi !

CASIMIR. — Moi ? Je ne dis rien !

Mme DUPONT. — Tu ne dis rien, mais tu prends tout air martyr !

CASIMIR. — Moi... Ah ! non ! Alphonsine, je t'en prie ! Ne commence pas !

Mme DUPONT, bougonnant, tout en plaçant sa valise dans le filet. — Les gens qui vont se promener dans le couloir mériteraient bien qu'on leur prit leur place !

CASIMIR. — Tu es bonne, toi !... Les couloirs, c'est fait pour se promener !

Mme DUPONT. — Pas quand le train est en gare !

CASIMIR, avec regret. — Il n'y a même pas un coin de libre !

Mme DUPONT. — Tu ne vas pas en pleurer !

CASIMIR. — Oh ! moi !... ce que j'en dis, c'est pour toi !

Mme DUPONT. — Vraiment ?... Je ne te soupçonnerais pas si plein d'attention...

CASIMIR. — Tu en as une manière d'en remercier !

Un temps. — Il sourit.

Mme DUPONT. — Qu'est-ce que tu as à rire ?

CASIMIR. — Je ne ris pas !

Mme DUPONT. — Je ne suis pas aveugle !

CASIMIR. — Pardon... Je souris... ce qui n'est pas la même chose !

Mme DUPONT, haussant les épaules. — Et la cause de ce sourire ?

CASIMIR. — Si je te le dis tu vas te fâcher !

Mme DUPONT. — Alors ne la dis pas ! (Un temps). Qu'est-ce que c'est ?

CASIMIR. — Tu veux savoir ? Bon !... Eh bien ! je souris parce que je pense que, si c'était moi qui t'avais entraînée ici, j'en aurais entendu de belles ! (Prenant la voix de sa femme). Tu seras toujours le même ! Tu ne vois pas plus loin que le bout de ton nez !

Mme DUPONT. — Tu trouves spirituel ce que tu dis ?

CASIMIR. — Mon Dieu !... Spirituel !...

(Madame Dupont va riposter de façon certainement foudroyante, mais un militaire paraît. Mme Dupont se contente de lancer à son époux un regard furieux... Le militaire dépose son étui-musette dans le filet, allume une cigarette et va fumer dans le couloir...)

CASIMIR. — Nous avions le temps de changer de compartiment ?

(Coup de sifflet. — Le train s'ébranle !)

Mme DUPONT, narquoise. — C'est ce que je me disais !

CASIMIR, revenant. — Alphonsine ! viens vite !... C'est un régiment de cavalerie qui défile !

Mme DUPONT se levant. — Ça te rappelle ton jeune temps !

CASIMIR. — Oui !... (mélancolique). J'avais moins de ventre quand j'étais hussard !

(Le compartiment demeure vide un instant, puis les Dupont rentrent, suivis des Durand, d'un couple d'anglais les Way-Out et d'un nègre, très élégant et du plus beau noir.)

Un silence. Les Dupont et les Durand s'examinent sans sympathie. Mistress Way-Out se plonge dans la lecture d'un magazine. Way-Out, indifférent, fait tourner ses pouces. Le nègre sourit à tout le monde de toute la blancheur de ses dents.)

Mme DURAND, reniflant et jetant un coup d'œil soupçonneux aux Dupont. — Dis donc, Hector !... tu ne sens pas une drôle d'odeur !

Hector, reniflant. — En effet ! En effet ! Est-ce la ville de Livarot qui nous parfume au passage ?... Le fait est que ça sent diamamment le célèbre fromage !

Mme DURAND. — Pardi ! Il y en a un dans le filet !

Hector. — Ah bon !... Tout s'explique (se préparant à baisser la vitre) Veux-tu que je donne de l'air ?

## LES GAITÉS DE LA SEMAINE, par DRANER



— Pour sa rentrée, la Chambre des députés sera éclairée à la lumière électrique.  
— Parfait ; peut-être y verra-t-on plus clair dans nos affaires.



— Mais Monsieur ne paie pas son effet ?  
— Dame... les journaux avaient annoncé la fin du monde pour le 15 septembre, tu vois j'ai tout bouillonné avant.



Aux manœuvres  
— Si encore on avait la chance d'avoir une maladie qui se guérit par l'hydrothérapie !



Vu la pénurie du budget du Jardin des Plantes, pourquoi ne pas dresser certains de ses pensionnaires à en appeler à la générosité de ses visiteurs ?



Mme DURAND, indignée. — Et mes névralgies !... Tu n'y penses pas !... avec un regard mauvais vers les Dupont) Ah ! c'est vraiment désagréable !

Un silence.

Mme DUPONT, bas à son mari. — Dis donc ils ont l'air de croire que ce fromage est à nous !

CASIMIR. — Que veux-tu que j'y fasse... L'odeur d'incommodité-t-elle ?

Mme DUPONT. — Non !  
(Sourire de M. Dupont, qui songe que sa femme n'est pas si délicate, par esprit de contradiction. Si Mme Dupont n'avait pas réprimé, il est certain que Mme Dupont aurait protesté énergiquement !)

Mme DURAND, à son mari. — Hector ! C'est odieux ! J'ai mal au cœur !

HECTOR, désolé. — Oh !... Veux-tu que nous allions dans le couloir ?

Mme DURAND. — Tu en as de bonnes !... Tu sais bien comme je fatigue quand je suis debout !

HECTOR. — Dame ! Que veux-tu ?... De deux maux il faut choisir le moindre !

Mme DURAND. — Il ne devrait pas être permis de mettre, dans un compartiment de voyageurs, un colis aussi... odorant ! (à mistress Way-Out, avec qui elle a déjà bavardé) Vous n'êtes pas incommodée par ce... parfum, madame ?

Mistress WAY-OUT. — No ! Médème, no ! Je ne sentais rien !

Mme DURAND. — Vous êtes donc enrhumée du cerveau ?

WAY-OUT, étonné. — Du cer-voù ?

HECTOR. — Ma foi ! C'est à supposer !

Mistress WAY-OUT, qui vient de feuilleter son dictionnaire. — Je ne sentais rien, parce que je n'avais un co-ry-za !

HECTOR. — Ah bien ! Nous sommes d'accord !... Rhume de cerveau ! Coryza !... C'est la même chose !

WAY-OUT. — Aoh ! yes ! Moi aussi, je n'avais un coryza ! C'est mon femme qui me l'avait donné !

Mme DURAND. — Vous avez bien de la chance !

HECTOR, agacé de voir le nègre sourire. — Dites-donc, vous ! cela vous amuse de nous voir ennuyé ?... Vous souriez parce que nous embêtés ?

Le NÈGRE, dans un français très pur. — Pourquoi croyez-vous devoir me parler petit-nègre ?... Je comprends très bien le français, Monsieur !

HECTOR, interloqué. — Ah !

Mme DURAND, pour tirer son mari d'embarras. — Ah ! Hector, je n'en puis plus !

HECTOR. — Ma pauvre chatte ! (à Casimir, avec un sourire contraint) Pardon, Monsieur, serai-je indiscret en vous demandant si vous allez loin ?

CASIMIR. — Nous allons jusqu'à Mesnil-Mauger, Monsieur !

Mme DURAND. — Ah ! grand Dieu !

CASIMIR. — A mon tour, Monsieur, serai-je indiscret en vous demandant ce qui vous pousse à connaître le but de mon voyage ?

HECTOR. — Vous ne devinez pas ?

CASIMIR. — Nullement.

HECTOR. — Eh bien, Monsieur, c'est pour savoir combien de temps encore nous aurons à supporter la nauséabonde présence de ce fromage !

CASIMIR. — Je ne saisis pas le rapport...

HECTOR. — Comment ? Ah ça ! Monsieur !

est-ce que ce fromage ne serait pas à vous ?

CASIMIR. — Il n'est pas à moi.

HECTOR. — Ah, par exemple !... Mais voyons ! pourtant sa venue coïncide avec la vôtre !

CASIMIR. — Possible ! mais il n'est pas à moi !

Mme DUPONT. — Il n'y a pas que nous qui soyons montés à Livarot !... Il est monté également un militaire !

HECTOR. — Eh parbleu ! C'est au militaire !... Vous auriez bien pu le dire tout de suite !

CASIMIR. — Ah ! permettez !

HECTOR, bondissant à la porte du couloir. Hé ! là-bas !... le fantassin !

(Le fantassin, s'entendant interpellé aussi cavalièrement par les sourcils par esprit de corps ! et s'en vient sans se presser.)

Le MILITAIRE. — Vous désirez ?

HECTOR. — Je désire ?... que vous nous débarrassiez de votre abominable Livarot !. Vous avez un certain toupet de nous empuantir ainsi !... A-t-on jamais vu !... Quand on s'embarrasse de semblables colis, on a le tact de les mettre aux bagages !... Allez ! Emmenez-moi votre fromage dans le couloir !

Le MILITAIRE, qui a écouté cette apostrophe avec une placidité extraordinaire. — Quel fromage ?

HECTOR. — Comment quel fromage ?... Ah ça ! Est-ce que vous vous payez ma tête ?... C'est que je vous ferai boucler, moi !... J'ai des relations dans l'armée !

Le MILITAIRE, se fâchant. — Non mais dites-donc !... Sur quel ton me parlez-vous ?... En voilà une façon de s'adresser à un homme de la classe !... Faudrait voir !... J'suis pas d'semaine, moi !... Vos relations, je m'en fiche ! Votre fromage, connais pas !

HECTOR. — Il n'est pas à vous ce fromage-là ?

Le MILITAIRE. — Pas du tout !

(Tout le monde rit.)

HECTOR, ne sachant que croire, à Casimir. — Enfin voyons, Monsieur, vous m'avez dit...

CASIMIR. — Pardon ! Je vous ai dit qu'un militaire était monté à Livarot, mais je ne vous ai pas dit que ce militaire était propriétaire de ce fromage !

Le MILITAIRE, qui commence à s'amuser. — Sur la tête de Joséphine, je jure qu'il n'est pas à moi !... Que Joséphine se brise à l'instant si je mens !

Mme DURAND. — Joséphine ?

Le MILITAIRE. — C'est ma pipe !

HECTOR, à Casimir. — Monsieur, je trouve vraiment que vous poussez la plaisanterie un peu loin !

CASIMIR. — La plaisanterie ?

HECTOR. — Ce fromage n'est pas à ce militaire. Il vient de me répondre avec une sincérité qui ne trompe pas !

CASIMIR, ironique. — Avec une franchise militaire !

HECTOR. — Si vous voulez !... Mais vous me permettez de vous dire que votre facétie est d'un goût très douteux !

CASIMIR. — Je vous le permets d'autant mieux que, le fromage n'étant pas à moi, je ne me sens pas touché par votre observation !

WAY-OUT. — Il y avait un moyen de savoir à qui il appartenait ce fromage !... Il suffisait de l'expulser par le portière !

HECTOR. — Ça, c'est une idée ! (à Casimir) Vous entendez, Monsieur ?... Je vais jeter ce fromage !

CASIMIR, froidement. — Jetez !

Le MILITAIRE. — Vous gênez pas pour moi

HECTOR. — Ah ! C'est ainsi ! (Il empêche le Livarot.)

HECTOR, lisant tout haut une pancarte. — Il est formellement interdit, sous peine d'une amende de 16 à 3.000 francs, de jeter quoi que ce soit sur la voie !

HECTOR, triomphant. — Ah ! Ah !... Vous voyez bien que le fromage est à vous ! Vous lisez ça pour m'impressionner !

CASIMIR. — Vous vous trompez absolument !

HECTOR. — Eh bien ! soit ! je ne le jette pas !... Mais à la prochaine gare, j'appelle un employé et lui en fais cadeau !

CASIMIR. — A votre aise !

Mme DURAND. — Justement voici une station !

HECTOR. — Parfait !

(Mais au moment où il va prendre le fromage, un monsieur qui, depuis quelques minutes, suivait du couloir la tournure de la conversation, pénétre dans le compartiment.)

Le MONSIEUR. — Ne vous donnez pas la peine, Monsieur !... Je vais vous débarrasser de mon fromage... Puisque — si j'ai bien entendu — le parfum vous en est désagréable, il est trop juste que je l'enlève... Je vous comprends d'ailleurs. Moi, lorsque je n'en mange pas, je ne peux en supporter l'odeur. C'est même pourquoi, quand je rapporte un Livarot, je prends toujours la précaution de le placer dans le compartiment voisin. De la sorte, je ne suis pas incommodé et je n'incommodé pas les voyageurs de mon compartiment... Oh ! ne vous récriez pas !... Il sent très mauvais !... Et je me rends si bien compte qu'il vous gêne que je l'emporte de suite !

UNE VOIX. — Mesnil-Durand, trois minutes d'arrêt !

Le MONSIEUR. — Ne me remerciez pas ! Ce n'est pas un sacrifice... Je suis arrivé !

(Imperturbable, le monsieur descend, non sans avoir salué fort civilement, M. Durand, pale de fureur, ne trouvant rien à répondre. Madame Durand s'évente rageusement avec son mouchoir. Les Dupont rient. Les Anglais qui n'ont pas bien compris se regardent, étonnés. Le nègre hilare se tremousse en découvrant un clavier d'une blancheur immaculée. Quant au militaire, il se claque les cuisses et clame des « Ben, mon colon ! » qui dénotent sa joie complète et admirative.)

E. G. GLUCK.

## LA DÉLIVRANCE

DANS LES RUINES D'ANGKOR

A travers la forêt inondée, plus mystérieuse et plus terrible, les sampans glissaient, silencieux, sur les eaux au mugissement ininterrompu, emportant les touristes vers les ruines d'Angkor. Le soleil, avant de disparaître à l'horizon lançait un faisceau de flèches d'or qui, par endroits, criblaient les eaux de paillettes lumineuses et rendaient les contours de la forêt fulgurants comme si un incendie, d'une intensité redoutable, en eût dévoré une partie lointaine.

Après avoir traversé des jungles, hérissées de roseaux, mêlant leur feuillage sombre à l'inextricable fouillis des arbustes plus pâles, des villages nichés dans le vert clair des bananiers et des bambous au travers desquels passaient les têtes curieuses de femmes indigènes, habillées de bleu ou de rouge, ou celles des bonzes drapés de jaune, des plaines herbeuses dans lesquelles les éléphants font entendre, avant de s'y endormir, leurs éclatantes fanfares d'amour, les touristes durent quitter les sampans pour les charrettes à buffles au milieu d'une population accourue pour y assister comme à quelque sensationnel événement.

Les buffles, accouplés par paire, au corps couvert de poils ras, trottaient à la file les uns des autres, traversant d'un pied ferme avec une évidente satisfaction les marais vaseux ou l'eau des torrents et des rivières.

Dans les voitures rudimentaires, les touristes violemment cahotés, échangeaient entre eux des propos amusés auxquels répondaient les rires des indigènes. Cependant, parmi ceux-ci, un jeune homme d'une vingtaine d'années, ne partageait pas la gaieté de ses camarades et ses yeux fixaient avec obstination les arbres de la forêt, les lourds figuiers enchevêtrés de lianes, aux fruits vénéneux, semblables à de monstrueux serpents, les broussailles piquées de fleurs multicolores, les sentiers étroits sous la voûte épaisse des feuillages et qui semblaient conduire à de mystérieux repaires.

— Pourquoi parais-tu si préoccupé ? lui demanda le capitaine Terval qui avait remarqué son attitude. Pourquoi ne ris-tu pas avec nous ? Que regardes-tu avec tant d'insistance ? As-tu flairé la piste de quelque fauve contre lequel il nous faudra combattre avant d'arriver ?... Réponds !... Mais l'indigène secoua la tête :

— Je pense, répondit-il, que j'ai parcouru ce chemin, il y a deux mois, avec Sida, ma fiancée, nous étions venus jusqu'ici pour y cueillir ensemble des fleurs de lotus et de frangipaniens, et parce que je me suis aventuré sans elle jusqu'au bord de l'étang sacré, un éléphant sauvage est venu. Et il a emporté Sida ! Et je ne l'ai plus revue ! Et depuis, c'est en vain que je cherche sa trace, que je la demande à la forêt, que je pleure et que je me désespère !...

— As-tu vu l'éléphant emporter ta fiancée ? demanda l'un des touristes que l'enlèvement de Sida laissait sceptique.

— Non ! mais j'ai su depuis qu'un éléphant avait été aperçu la veille dans cette partie de la forêt, et que le lendemain, ivre peut-être du sang de Sida, il a fait résonner tous les échos des éclats bruyants de sa joie...

Mais les touristes n'écoutaient plus les explications du malheureux cambodgien. Les ruines d'Angkor apparaissaient au travers de l'épaisse végétation qui les masquait par endroits ; des avenues d'allées servant de ponts, bordées de dragons en balustres que soutenaient un cordon de géants, conduisaient à l'intérieur de la ville. Et avec des regards admiratifs pour ces ruines, les touristes, suivis des indigènes, pénétraient tour à tour par la Porte sacrée du temple.

A la base de cette porte douze éléphants portaient, accroupis sur leur dos énorme, douze dieux aux attitudes diverses ; de petits dragons heptacéphales formaient corniche ; au-dessus d'eux, alignés avec symétrie, apparaissait une armée de saints en prière, et un peu plus haut, dominant le tout, la tête gigantesque de Brahma aux quatre faces, coiffée d'une tiare à pointes inégales que terminaient de petites statues dorées.

Pour pénétrer dans le temple aux trois enceintes étagées, dont les cinquante-deux tourelles s'ornent toutes de la quadruple face de Brahma placide et souriant, les excursionnistes durent franchir d'énormes pierres éboulées et branlantes dont l'ascension n'était pas sans danger.

Des lézards s'ouvraient comme des gueules de monstres au travers des pierres couvertes en entier de sculptures d'une richesse inouïe. Une chevelure de lianes couronnait les têtes formidables de Brahma. Des arbres gigantesques, après avoir disjoint les murailles, renversaient les colonnes et prenaient leurs places avec hardiesse soutenant les voûtes branlantes de leurs troncs puissants ; des racines tombaient des plafonds et semblaient de monstrueux serpents balançant au-dessus des touristes leurs corps souples aux multiples torsions.

Ceux-ci, après avoir gravi de monumentaux escaliers et traversé des péristyles aux piliers décorés de personnalités, cheminaient sous les voûtes sombres des galeries peuplées de chauves-souris géantes, de statues de bronze ou de pierre lorsqu'un cri terrifiant déchira l'air, se répétant de salle en salle, de galerie en galerie, de péristyle en péristyle.

D'où venait ce cri ? ce cri de détresse et d'effroi, cette plainte lamentable qui résonnait encore, renvoyée d'écho en écho ? Quelque touriste imprudent l'avait-il jeté ?... Mais nul ne manquait à l'appel.

— Il faut savoir qui a jeté ce cri, fit quelqu'un. Prenons des torches, explorons le temple, mais ne nous éloignons pas les uns

FEUILLETON DU SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ du Petit Journal

— 6 —

## LE ROMAN DE MAD

I (Suite)

La chevelure d'or très pâle, aux ondes pressées, nouée à peine, d'où s'échappaient de petits cheveux fous, tombait sur la nuque nacrée.

Les yeux d'un bleu sombre, veloutés comme des yeux noirs, s'ouvraient largement, gais, candides. Les mains transparentes reposaient molles, abandonnées le long des blanches draperies.

Le jeune homme s'arrêta, frappé ; c'était un tableau tout composé, plein de charme ingénu et d'évocation archaïque pour un artiste. Or, André était artiste jusqu'au fond de l'âme.

Gracieuse, avec un sourire clair, la malade lui tendit la main ; il la regarda, la contemplant, puis voulant ramener d'un seul mot l'intimité précieuse des années d'enfance :

— Oh ! dit-il, que ma petite amie est devenue belle !

Elle sourit, indiquant du doigt la corbeille de cyclamens :

— Et que mon grand ami est demeuré bon !

André n'avait pas quitté la main fluette ; il étudiait le poulx de Madeleine, regardant,

inquiet ce corps fluide où l'âme transparaissait. Une ombre envahit son visage.

Comment était-il possible que cette enfant, minée par une telle fièvre, pût encore être belle ainsi et sourire.

Elle était réellement très malade et le médecin qui la soignait n'avait rien exagéré ; la vie s'en allait doucement, faute d'air, de soleil, de bonheur.

— Ah ! pensa-t-il, il faut la sauver ; mais que la science a peu de chose à faire ici ! C'est à la nature que je m'adresserai cette fois.

André, riche, de caractère indépendant, curieux de voyages et de recherches scientifiques, exerçait peu ; cependant, tout jeune encore — vingt-huit ans à peine, — il devait à la publication de deux ouvrages très remarquables une réputation de savoir sérieux ; Madeleine était en bonnes mains.

Pendant un instant, les deux jeunes gens restèrent seuls ; Madeleine posa alors sa main sur le bras de son nouveau médecin, et les yeux sur les siens, interrogateurs :

— Je suis bien mal, n'est-ce pas ? Je m'en doutais, d'ailleurs.

C'est quelque chose de très doux qui m'emmène sans douleur ; je m'en vais cependant ; déjà je suis obligée de dissimuler ma faiblesse. Bientôt je ne marcherai plus. Par moments mon cœur bat si fort qu'il m'étouffe, ou bien il s'arrête et je crois mourir.

Sa voix faiblait.

— Oh ! monsieur André ! monsieur André ! vous êtes venu trop tard, je ne guérirai plus !... et ma pauvre maman !...

Le jeune médecin sentit qu'avant toute

chose il fallait redonner l'espérance à cette âme apeurée.

— Là, là, voilà bien ces têtes folles de jeunes filles ! Vous guérez, Mademoiselle Mad, vous guérez...

— Ah ! mais il ne faut pas secouer la tête comme cela ; c'est très sérieux, très vrai, ce que je vous dis.

Désormais, je fais le guet auprès de vous et si la mort osait approcher, ce dont elle n'a point la moindre envie, elle trouverait à qui parler.

Madame de Gèvres rentrait ; ils se turent. Mais, en se disant au revoir, leur serrement de main fut comme un pacte d'espoir.

Ce soir là, sous l'ombre de ses paupières closes, en cette confusion de rêveries et de formes qui n'est pas encore le sommeil et n'est déjà plus la pensée, Madeleine vit flotter, indécise, la silhouette de son grand ami.

Elle revoyait vaguement sa taille élancée, ses yeux lumineux, son front intelligent sous les cheveux drus taillés en brosse. Elle revoyait surtout sa moustache blonde ! Et c'était original et charmant, cette moustache blonde, un peu rousse même, sur la matité brune du teint.

Elle se souvenait de la bouche très bonne, facilement riieuse, de la main nerveuse et ferme, main d'énergie, serrant franchement la main offerte.

Quand le sommeil vint enfin, très tard, Mad rêva qu'errant au sein des plaines fertiles de Chanaan elle y rencontrait un patriarche respectable, à barbe blanche, propriétaire d'une vigne cultivée avec amour,

et le vieillard lui présentait, souriant, une coupe de vermeil dans laquelle il pressait les grappes d'un raisin teint d'ambre et d'or.

Madeline buvait à longs traits ce breuvage et des flots pressés de vie nouvelle coulaient dans ses veines, les gonflaient.

Chose étrange ! lorsqu'elle tendit au vieillard la coupe vide, il avait la jeunesse, les traits, les moustaches blondes, rousses un peu d'André Renouard, de son grand ami.

Cependant, malgré tant de soins, la santé de Madeleine ne s'améliorait pas ; on eût dit, au contraire, que la pauvre jeune fille se faisait chaque jour plus pâle, plus émaciée, plus diaphane, plus faible.

André voyait bien d'où venait le mal. Le soleil, ce grand distributeur des forces, l'air doux et chaud, la pure lumière des pays de ciel bleu, voilà ce qu'il fallait à sa malade.

Comment le lui donner ?

Problème difficile à résoudre avec des natures aussi fières, et quoique l'intimité d'autrefois se fût rétablie très vite, confiante et douce, il n'osait aborder certaines questions presque impossibles à effleurer.

Il possédait bien, près du Cap Martin, sur la Corniche, une charmante villa, où sa mère passait autrefois les hivers, mais comment amener Madame de Gèvres à s'y installer ? Comment aplanir toutes les difficultés nées des besoins d'un long voyage et d'une existence nouvelle ?

(La suite au prochain numéro.)

de GÉRIOLLES.



des autres, et soyons prêts à nous défendre si nous venions à être attaqués.

Des torches furent allumées ; européens et indigènes pénétrèrent ensemble dans toutes les salles du temple avec la vague crainte qu'un danger inconnu ne vint les assaillir dans l'ombre de ses ruines.

Nul bruit suspect ; parfois, une chauve-souris éteignait en passant une torche qu'on rallumait aussitôt. Les salles avaient succédé aux salles et les excursionnistes n'avaient rien découvert lorsqu'un indigène remarqua tout à coup, dans un des recoins les plus sombres d'une pièce, appuyée contre un bas-relief, une forme étrange qui se détachait parmi les statues des bayadères.

— Là ! Là ! fit-il. Regardez !

Avec précaution, les touristes s'approchèrent, éclairant de leurs torches cette partie du temple. A mesure qu'ils avançaient, ils distinguaient un corps aussi immobile que les statues qui l'entouraient et un visage de femme dont les yeux seuls vivaient, pleins de détresse, de supplication et d'effroi. Sans ces yeux qui imploraient, nul n'aurait aperçu l'étrange créature confondue avec les statues, liée à l'une d'elles et baillonnée pour qu'il lui fût impossible de jeter encore son cri de terreur et d'appel.

On s'empressait auprès de la jeune femme pour la délivrer lorsqu'un nouveau cri se fit entendre dans lequel se heurtaient à la fois la joie et la colère, l'extase et l'épouvante. Et un nom fut jeté :

— Sida ! Sida ! Sida !

Le jeune cambodgien de l'escorte avait retrouvé sa fiancée.

Il ne voulut pas qu'on approchât d'elle ; avec d'innombrables précautions, il lui enleva les liens qui la meurtrissaient ; il lui disait :

— O Sida, douce martyre ! O Sida, perle du lac sacré ! O Sida, fleur de rubis et de neige ! c'est donc ainsi que ton fiancé te retrouve ! Quel bourreau t'a forgé ces liens ? Quel misérable est devenu ton ravisseur ?... Sida, je t'ai tant pleurée !... Je croyais ne jamais te revoir, ne jamais retrouver ton sourire, ne jamais recevoir ta caresse, et je voulais mourir, Sida, pour renaître au bonheur près de toi !

Débarrassée de ses liens et de son bâillon, Sida souriait, toute à la joie de la délivrance, et dans sa langue gutturale, elle disait à son fiancé comment elle lui avait été ravie, comment elle avait vécu avec son ravisseur, prisonnière dans ces ruines ; elle disait aussi sa joie à la vue des touristes et la rage de l'homme qui s'était emparé d'elle. C'était elle qui avait jeté un cri d'appel et de détresse lorsque son ravisseur l'avait ligottée et baillonnée pour qu'on ne s'aperçût pas de sa présence ; mais heureusement ses yeux avaient attiré, par leur éclat et leur mobilité, l'attention d'un indigène et maintenant elle était délivrée ! Délivrée ! Elle semblait avoir oublié ses tortures physiques et morales ; elle riait sans interruption, elle remerciait tous ceux qui étaient là, elle bénissait les génies et les dieux ; elle était la proie triomphante de l'allégresse aux ailes d'or.

— Il faudrait retrouver le misérable qui l'avait enlevée ! s'écria l'un des touristes.

Mais à peine avait-on esquissé à cette proposition qu'une énorme pierre se détachait d'une enceinte supérieure et venait rouler avec fracas aux pieds des excursionnistes sans les atteindre. Et l'on vit un hom-

me, petit et agile, descendre les escaliers en jetant des clameurs de colère et de haine pendant que des indigènes se mettaient à sa poursuite et que des Européens épaulaient leurs fusils pour le mettre en joue comme une bête malfaisante.

Mais il disparut tout d'un coup dans une sorte d'anfractuosité qui conduisait peut-être à quelque galerie souterraine et il fut impossible de retrouver sa trace.

— Le dragon l'a entraîné dans le sein de la terre, fit Sida. Il y connaîtra des suppliques sans nombre et les démons chargés de le tourmenter riront de ses tortures comme il riait des miennes et l'obligeront à contempler ma joie afin d'augmenter sa fureur et son désespoir.

— Nous le souhaitons, petite Sida, fit le capitaine Terval en riant ; mais nous avons la crainte qu'il ne soit pas plus la proie du dragon que vous ne fûtes celle de l'éléphant sauvage, pour notre satisfaction, car il nous est doux d'être vos sauveurs, et pour celle de votre fiancé qui se gardera bien d'oublier maintenant que le meilleur moyen d'éviter le danger à l'effût, c'est encore de ne pas s'y exposer.

Pierre GRANDVAL.

## LA PIPE

Pour un type pas ordinaire, je vous affirme que c'était un type pas ordinaire !

Un vieux marin qui avait roulé tous les pays et humecté son gosier à l'aide de tous les alcools de la terre. Aussi, le cuir tanné et le palais à toute épreuve, fallait voir mon oncle Yves Kelbec pérorer, malgré ses soixante-dix ans sonnés et boire dans tous les caboulots du Croisic.

Ce sacré bonhomme ! En voilà un qui n'était pas bâti pour démentir la renommée des matelots bretons ! Ce que ma pauvre tante le voyait rentrer de fois saoul, s'affalant contre tous les meubles pour bientôt rouler en jurant comme un sonneur et ayant encore le toupet de demander du tafia !...

Et ces rentrées-là, c'était dans les bons jours, quand l'oncle Kelbec s'était nettoyé les écuirs en compagnie de frères de la côte qu'il avait à la bonne. Mais il y avait aussi les mauvaises rentrées, les soirs où, malgré son âge avancé, il était descendu sur le port du côté de la poissonnerie chercher noise aux pêcheurs, ou bien insulter les « brasses-carrées », les gendarmes ou les douaniers.

Ces soirs là, mon oncle Kelbec rentrait au logis sans dire un mot, et pour cause : il revenait plié en deux, voituré dans la brouette de quelque paludier compatissant.

Et si encore, mon oncle, aux rares instants où il n'était qu'à demi-ivre, s'était rendu compte du martyre qu'il faisait endurer à sa femme, s'il avait de temps à autre montré quelque repentir, baragouiné quelque excuse ; mais, ah ben ouïche ! le bonhomme était bien trop mauvaise tête pour ça.

Il n'y avait que sur un point que ma tante Kelbec avait vaincu son mari et ce point était infiniment puéril. Ma tante n'avait jamais voulu qu'il fumât dans sa chambre... Pour cela elle était intrinsèque. Et — bizarrerie ! — mon oncle al-

coolique et coléreux, avait toujours fait cette concession à sa femme. Il ne fumait la pipe que dehors ou à la cuisine.

Pourtant, tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. A force de boire et de se battre, le vieux Mathurin finit par tomber malade. A soixante-dix ans, lorsqu'on mène une vie pareille, c'est bien compréhensible. Et ce serait plutôt le contraire qui ne le serait pas. Il lui fallut bien tout de même se décider à mouiller les ancres.

Un matin, où, les jambes flageolantes, il allait rejoindre des amis de ribotte dans un débit, il fut aperçu par le vieux docteur, un ancien qui avait navigué aussi. Et celui-ci, moitié grondant, moitié rigolant, apostrophait :

— Tiens, c'est toi, Kelbec ?

— Oui, m'sieu le docteur, faisait mon oncle en se décoiffant et en roulant son bérêt dans ses doigts gourds, dam'oui.

— Et comment ça va ?

— Be dam, monsieur le docteur, ça va, ça va.

— Ça va, ça va, hum ! hum ! ça ne se dirait pas à te voir ; t'as pas bonne mine, Kelbec.

— Moi, monsieur le docteur ?

— Oui, toi.

— Monsieur le docteur, vous voulez rire. Je ne me sens point malade du tout, et je vous jure que malgré mes soixante-dix ans sonnés, y a pas encore beaucoup de gâbiers qui me feraient le poil.

— Je veux bien le croire, Kelbec. Mais un conseil !... T'as soixante-dix ans, que tu dis... Eh bien, fais attention à toi : je te dis que t'as pas bonne mine, je vois ça à ton ceil. Tu te saoules trop, Kelbec.

— Moi, monsieur le docteur ? Oh ! dam, non, pas plus qu'un autre. Bien sur que je ne crache pas sur le tafia, mais j'ai le coffre solide, et c'est pas quelques bolées de plus ou de moins qu'auront raison d'un vieux Breton comme moi. J'ai jamais été malade...

Le docteur interrompait :

— Je te dis, Kelbec, qu'il faut te soigner ; t'as assez tiré de bordées, mon gars ; voyons, faut être raisonnable ; saoule toi moins, c'est un bon conseil que je te donne.

Le docteur avait tourné les talons, et mon oncle était entré au caboulot tuer le ver. Mais c'est égal, de ce matin-là, il parut tout changé. Quand huit jours plus tard il déclara au matin à ma tante qu'il ne se leverait pas de la journée, les voisins, prévenus, ne purent s'empêcher de hocher la tête et de déclarer :

— Le père Kelbec n'est point sur un bon filin !

Les voisins ne se trompaient pas. Et quand le docteur, prévenu quatre ou cinq jours plus tard, arriva auprès du lit de mon oncle, il machonna dans sa barbe :

— Fichu !

— Eh ben, monsieur le docteur, fit mon oncle, ah ! tonnerre de Brest ! je crois ben que vous m'avez jeté un mauvais sort ?...

Et il se mit longuement à conter des histoires à dormir debout au docteur.

Quand le praticien se retira, ma tante le rejoignit sur la route.

— Alors, monsieur le Docteur ? questionna-t-elle.

— Alors, vous êtes une femme, hein ? une gaillarde ? Je peux causer comme à un homme, surtout que vous n'avez pas

été bien heureuse avec Kelbec. Y vous en a-t-y assez donné des tatouilles, tout le monde sait ça. Eh bien, il est cuit !...

Ma tante s'effara :

— Vous êtes une bonne femme, j'vous le dis ; et ben, si vous voulez lui être agréable jusqu'au bout, faites ce qui vous demandera.

— Ben, si c'est à boire !

— Donnez-lui à boire !

— Et si c'est... ?

— Quoi ?

— Ben, j'vas vous dire : depuis qu'il est couché... Y m'ennuie tout le temps avec sa pipe. Y veut fumer, et moi j'veux pas...

Le docteur resta quelques secondes perplexe.

— Fumer, fumer ! ça vous avez peut-être raison ! Enfin, perdu pour perdu...

— Et puis, j'vas vous confesser encore quelque chose, monsieur le Docteur : j'ai tout toléré dans la vie à Yves, et y m'en a pourtant fait voir : mais j'ai jamais voulu qu'y fume dans not' chambre ; ça j'peux pas le supporter ! Qu'y chique, qu'y prise, ça j'dis pas, c'est un homme, mais fumer, jamais de la vie !

— Ecoutez, finit-il par déclarer, c'est difficile de donner un conseil dans ce cas-là.

Et il s'éloigna pendant que ma tante revenait auprès de son homme.

La journée fut mauvaise. Le vieux Mathurin voulut à toute force boire de la « guigne ardente », et ma tante, suivant les conseils du docteur, lui remit elle-même dans son lit tout l'alcool qu'il voulut, à en divaguer !

Vers le soir, mon oncle appela ma tante auprès de lui et lui dit à voix basse.

— Ma femme, je me sens perdu. T'as toujours été aimable avec moi ; t'as fait tous mes caprices, je te remercie ; mais laisse-moi fumer ma pipe dans mon lit, ce sera la première fois de ma vie et la dernière. Dis, veux-tu ?

— Non, non, non ! s'acharna ma tante butée, t'as jamais fumé ici, tu commences pas aujourd'hui !...

— Je t'en supplie, donne-moi du feu, que j'allume ma pipe.

— Non, non, non.

— Eh bien, dit mon oncle, va me chercher le curé.

— Le curé, fit ma tante : qu'est que tu veux au curé ?

— Me confesser.

La tête perdue, ma tante sortit, alla chercher un prêtre qui, mis au courant de la situation, s'empessa de gagner le chevet du moribond pour lui donner les derniers sacrements.

Quand l'ecclésiastique arriva, mon oncle l'accueillit par un :

— Enfin, monsieur le Curé, vous v'là !...

Le prêtre fit un signe d'apaisement.

Et, se tournant vers ma tante, qui commençait à larmoyer :

— Laissez-nous, Madame, un instant, que j'entende votre mari.

Ma tante disparut. Le curé alluma un eierge. Mon oncle, lui, avoua ses péchés à voix basse et reçut l'absolution.

Et, comme ma tante rentrait, d'une voix faible, mais pourtant encore ironique et triomphante, il demanda au prêtre :

— Eh ben, monsieur le Curé, maintenant que j'ai terminé mes petites affaires avec le Bon Dieu, passez-moi donc la chandelle, que j'allume ma pipe !...

### PIÈCES A DIRE

## Plein Ciel

A la demande de nombreux lecteurs nous sommes heureux de donner aujourd'hui la belle pièce de V. Hugo sur l'aviation, dont la variété de notre précédent numéro était des extraits.

Dans un écartement de nuages, qui laisse Voir au-dessus des mers la céleste allégresse, Un point vague et confus apparaît : dans le vent, Dans l'espace, ce point se meut ; il est vivant ; C'est un navire en marche. Où ? Dans l'éther sublime !

Rêve ! On croit voir planer un morceau d'une cime ; Le haut d'une montagne a, sous l'orbe étoilé, Pris des ailes et s'est tout à coup envolé ? Quelque heure immense étant dans les destins sonnée, La nue errante s'est en vaisseau façonnée. La Fable apparaît-elle à nos yeux décevants ? L'antique Eole a-t-il jeté son ourle aux vents ? De sorte qu'en ce gouffre où les orages naissent, Les vents, subitement domptés, la reconnaissent ! Est-ce l'aimant qui s'est fait aider par l'éclair Pour bâtir un esquif céleste avec de l'air ? Du haut des clairs azurs vient-il une visite ? Est-ce un transfiguré qui part et ressuscite, Qui monte, délivré de la terre, emporté Sur un char volant fait d'extase et de clarté, Et se rapproche un peu par instants, pour qu'on voie, Du fond du monde noir, la fuite de sa joie ?

Ce n'est pas un morceau d'une cime ; ce n'est Ni l'ourle où tout le vent de la Fable tenait, Ni le jeu de l'éclair ; ce n'est pas un fantôme Venu des profondeurs aurales du dôme ; Ni le rayonnement d'un ange qui s'en va, Hors de quelque tombeau béant, vers Jehovah ; Ni rien de ce qu'en songe ou dans la fièvre on nomme. Qu'est-ce que ce navire impossible ? C'est l'homme. C'est de la pesanteur délivrée, et volant ;

C'est la force attelée à l'homme étincelant. Fière, arrachant l'argile à sa chaîne éternelle ; C'est la matière heureuse, altière, avant en elle De l'ouragan humain, et planant à travers L'immense étonnement des cieux enfin ouverts,

Audace humaine ! effort du captif ! Sainte rage ! Effraction enfin plus forte que la cage ! Que faut-il à cet être, atome au large front, Pour vaincre ce qui n'a ni fin, ni bord, ni fond. Pour dompter le vent, trombe, et l'écume, avalanche ? Dans le ciel une toile et sur mer une planche.

Le char haletant plonge et s'enfonce dans l'air, Dans l'éblouissement impénétrable et clair, Dans l'éther sans tache et sans ride ; Il se perd sous le bleu des cieux démesurés ; Les esprits de l'azur contemplent, effarés, Cet engouffrement splendide.

Il passe, il n'est plus là ; qu'est-il donc devenu ? Il est dans l'invisible, il est dans l'inconnu ; Il baigne l'homme dans le songe ; Dans le fait, dans le vrai profond, dans la clarté, Dans l'océan d'en haut, plein d'une vérité Dont le prêtre a fait un mensonge.

Le jour se lève, il va ; le jour s'évanouit, Il va : fait pour le jour, il accepte la nuit. Voici l'heure des feux sans nombre, L'heure où, vu du nadir, ce globe semble, ayant Son large cône obscur sous lui se déployant, Une énorme comète d'ombre.

La brume redoutable emplît au loin les airs, Ainsi qu'un crépuscule on voit, le long des mers, Le pêcheur, vague d'un long jour de sueurs, Trainant, dernier effort d'un long jour de sueurs, Sa nasse, où les poissons font de pâles lueurs, Aller et venir sur la grève.

La Nuit tire du fond des gouffres inconnus Son filet où huit Mars, où rayonne Vénus, Et, pendant que les heures sonnent, Ce filet grandit, monte, emplît le ciel des soirs, Et dans ses mailles d'ombre et dans ses réseaux noirs Les constellations frissonnent.

L'aéroscope suit son chemin : il n'a peur Ni des pièges du soir, ni de l'acre vapeur, Ni du ciel morne où rien ne bouge, Où les éclairs, luttant au fond de l'ombre entre eux, Ouvrent subitement dans le nuage affreux Des cavernes de cuivre rouge.

Il invente une route obscure dans les nuits : Le silence hideux de ces lieux inouïs N'arrête point ce globe en marche ; Il passe, portant l'homme et l'univers en lui ; Paix ! Gloire ! et, comme l'eau jadis, l'air aujourd'hui Au-dessus de ses flots voit l'arche

Le saint navire court par le vent emporté Avec la certitude et la rapidité Du javelot cherchant la cible ; Rien n'en tombe, et pourtant il chemine en semant ; Sa rondure, qu'on distingue en haut confusément, Semble un ventre d'oiseau terrible.

Il vogue ; les brouillards sous lui flottent dissous ; Ses pilotes penchés regardent, au-dessous Des nuages où l'ancre traîne, Si, dans l'ombre où la terre avec l'air se confond, Le sommet du mont Blanc ou quelque autre bas-fond Ne vient pas heurter sa carène.

Où donc s'arrêtera l'homme séditieux ? L'espace voit, d'un œil par moment soulevé, L'empreinte du talon de l'homme dans les nues. Il tient l'extrémité des choses inconnues ; Il épouse l'abîme à son argile uni ; Le voilà maintenant marcheur de l'infini. Où s'arrêtera-t-il, le puissant réfractaire ? Jusqu'à quelle distance ira-t-il de la terre ? Jusqu'à quelle distance ira-t-il du destin ? L'apre Fatalité se perd dans le lointain. Toute l'antique histoire affreuse et déformée Sur l'horizon nouveau fuit comme une fumée. Les temps sont venus. L'homme a pris possession De l'air, comme du flot le grêbe et l'alcion. Devant nos rêves fiers, devant nos utopies, Avant des yeux croyants et des ailes implées, Devant tous nos efforts pensifs et haletants, L'obscurité sans fond fermait ses deux battants ; Le vrai champ enfin s'offre aux puissantes algèbres ; L'homme vainqueur, tirant le verrou des ténèbres, Dédaigne l'Océan, le vieil infini mort.

La porte noire cède et s'entrebâille. Il sort ! O profondeurs ! Faut-il encore l'appeler l'homme ? L'homme a d'abord monté sur la bête de somme ; Puis sur le chariot que portent des essieux ; Puis sur la frêle barque au mât ambitieux ; Puis, quand il a fallu vaincre l'écueil, la lame, L'onde et l'ouragan, l'homme est monté sur la [flamme ;

A présent, l'immortel aspire à l'éternel : Il montait sur la mer, il monte sur le ciel.

Victor Hugo.

DANS LE PROCHAIN NUMERO :

OU SONT LES JEUNES GENS ?

Monologue pour jeune fille.

par Henriette BEZANÇON.



Et, sous les yeux courroucés de ma tante, tranquillement, il alluma sa bouffarde en murmurant :

— Je t'avais bien dit que je fumerais tout de même, harné !...

Camille MAUTAN.

## L'Erreur

M. Emile Pelletier était un homme considéré, car sa maison de commerce (cheminées et dalles de marbre, médaille d'or à l'Exposition universelle de 1889) était regardée comme une des premières de la place. De même que ses affaires, sa santé était florissante. Du reste, aurait-il pu en être autrement dans une vie si bien réglée et menée si sérieusement ?

La monotonie de son existence de veuf était égayée par l'affection de sa fille Berthe, une gracieuse « demoiselle », comme il disait, qui, après lui avoir causé bien du tourment, commençait à lui donner de légitimes satisfactions paternelles.

Come tout ce qu'il faisait, l'éducation de sa fille avait été menée avec régularité. Si bien que Berthe, élevée sans mère depuis l'âge de neuf ans, tout en ayant acquis une instruction soignée, était devenue une jeune personne pondérée, et prématurément sérieuse. Dans la cervelle, un peu étroite, hélas ! qui se cachait derrière ce front pur, sous l'ébouriffement soyeux des cheveux d'or, il n'y avait plus de place pour des préoccupations morales ou artistiques, pour de ces curiosités, ces passions d'esprit, ces emballements d'idées qui sont le charme de la jeunesse.

Pourtant, dans ce cerveau si bien organisé, il avait fini par se faire une petite place pour lui. Lui, en l'espèce, c'était un des employés de son père, un jeune homme de vingt ans, presque encore adolescent, qu'elle avait eu souvent l'occasion de remarquer au bureau, où elle venait assez fréquemment. A la longue, elle avait remarqué la douceur de son regard, le trouble respectueux où le plongeait la présence de « Mademoiselle Berthe », comme disait le père Pelletier, et son image s'était gravée, sinon dans son cœur, du moins dans son imagination.

Il s'appelait Roger Beaudouin, et demeurait avec sa mère dans un petit logement, du côté des Batignolles. Jadis, les Beaudouin avaient été dans une certaine aisance, hélas ! avait pris fin à la mort du père. Les revenus de sa clientèle de médecin formaient la plus forte partie des ressources et, quelque temps après sa disparition, il avait bien fallu que le fils, qui aurait désiré lui aussi être médecin, cherchât une place qui lui permit de gagner sa vie. Il était donc entré depuis deux ans chez M. Pelletier.

Sa jeunesse s'était écoulée isolée, et ses aspirations passionnées s'étaient tuées, dans la solitude de son cœur. Aussi, quand il rencontra Berthe, sa souplesse gracieuse de blonde et le charme souriant de ses lèvres fines l'avaient profondément impressionné et, dans son âme romanesque, il n'y eut bientôt plus de place que pour elle.

Les occasions étaient rares de lui causer, mais elle ne les évitait point, ne trouvant, dans l'adoration dont elle se sentait enveloppée qu'une source de vanité naïve, et lorsqu'un jour, il lui eut fait l'aveu de son amour, elle se mit à sourire avec un enjouement un peu forcé et rougit, d'un trouble presque obligatoire pour une jeune fille si bien élevée, à qui l'on osait faire une telle déclaration.

Pourtant, à son imploration tendre, elle finit par répondre, dans un embarras qu'il trouvait délicieux, qu'elle ne lui en voulait pas trop de son audace.

De ce jour, Roger lui voua une passion aveugle, et ses yeux, éblouis par ses sourires, ne virent plus, dans cette jeune fille que le hasard seul lui avait fait rencontrer, que l'incarnation de tous ses rêves.

Roger se trompait. Et parfois il arrivait que, malgré toute la tendresse idolâtre dont il enveloppait Berthe, il avait l'intuition obscure de ne pas sentir en face de lui l'âme qu'il croyait trouver.

Car, en vérité, ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre. Et tout le traditionalisme, toute l'étroitesse de vues et d'idées de sa race ressortaient dans l'esprit de Berthe.

M. Pelletier s'était bien aperçu de l'affection de Roger pour sa fille, et son premier mouvement avait été de mauvaise humeur. Car, tout en ayant une nuance de considération pour son employé, sa nature lui était antipathique : « Un rêveur, sans doute intelligent, mais pas pratique », le jugeait-il.

Il lui déplaisait de voir que Berthe n'était pas insensible aux sentiments du jeune homme, et, du reste, c'était un de ses principes qu'une jeune fille ne devait pas avoir d'initiative, qu'elle devait s'en rapporter au choix paternel et n'avoir en vue que la raison, la raison matérielle, la raison commerciale.

Aussi, un jour prit-il à part sa fille :

— Berthe, commençait-il, j'ai à te parler sérieusement. Je m'aperçois que tu t'occupes beaucoup trop de M. Beaudouin. Tu dois bien penser, ma chérie, qu'il n'est guère convenable de la part d'encourager la cour ridicule qu'il te fait. Je ne voudrai jamais de lui comme gendre. Jamais de la vie, par exemple ! Je ne voudrai qu'un jeune homme

qui puisse faire marcher, et bien marcher ma maison. C'est un devoir, Berthe, un devoir strict d'en assurer la bonne continuation, et je me sentrais coupable si j'y faillissais... Une maison de commerce, vois-tu, c'est un navire que l'on conduit, et je dois choisir le pilote à qui je confierai le mien... Mais je m'emballe, Dieu me pardonne, je fais de la littérature. Tu sais tout cela aussi bien que moi.

Il y a autre chose dans la vie que les yeux tendres et les douces paroles, tonnerre de sort ! et j'espère que tu ne comptes épouser qu'un jeune homme plus capable et plus sérieux que ton freluquet.

Les yeux bleus cillèrent. Mais la jeune fille ne bougea pas. Tête baissée, elle fixait attentivement une rosace du tapis.

— N'est-ce pas, continua M. Pelletier, je compte bien que tu vas lui faire comprendre... Il n'est pas méchant, saprédit, mais il n'est vraiment pas malin. Il a une écriture déplorable. D'abord, moi, je n'aime pas les jeunes gens si coquets, je trouve ça bête pour un homme. Hein ?

— Oh ! oui papa, tu as raison... Faut-il vraiment que je lui parle, dis ?

— Oui, je ne veux pas lui causer, je me mettrais en colère. Tu comprends qu'il ne va pas falloir qu'il reste ici, maintenant. Du reste, je ne lui en veux pas, je n'ai pas à lui en vouloir.

Je lui donnerai trois mois d'indemnité ; je pense que cela sera bien. Tu lui diras de se faire régler par M. Marbont. Hein, c'est compris ?

Sur ce, M. Pelletier se replongea dans son livre de comptes, cessant de s'occuper de sa fille, qui sortit doucement.

Le soir même, elle se trouvait toute seule dans le bureau de son père, quand Roger entra.

— Dites-donc, Roger, commençait-elle sans préambule, Papa m'a parlé de vous, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Il ne faut plus penser à moi, vous savez.

— Comment ? Je... je ne comprends pas.

— Oh ! c'est bien simple. Moi, ce que j'ai pu dire à papa n'a pas changé ses idées. Vous savez comme il est entêté, il n'en démordra pas, il ne voudra jamais de vous pour gendre.

— Mais pourquoi ? Que me reproche-t-il ?

— Oh ! pour cela, il n'a pas tout à fait tort. Il dit bien que vous ne feriez pas l'affaire. Vous n'avez pas le don, que voulez-vous. C'est comme pour votre écriture. Vous savez, Roger, ce n'est rien, mais ça a de l'importance dans le commerce...

Roger la regardait, avec des yeux où passait une lueur d'effarement.

— Ainsi, c'est pour des raisons pareilles que votre père briserait notre amour. Car, enfin, vous m'aimiez, j'en suis sûr. Comment se fait-il que vous ne l'avez pas supplié, imploré. Ou il ne vous aime pas, ou c'est vous qui... Oh ! Berthe, ma Berthe ! comment une telle chose pourrait-elle se faire ?

Il s'écroula sur un siège et cacha sa tête dans ses mains.

— Mon pauvre Roger, je n'y peux rien. Nous n'y pouvons rien. C'est bien malheureux, évidemment, mais il y a l'intérêt de la maison, comme me le disait papa, et je n'aurais pas le droit de le sacrifier pour une légère préférence personnelle.

Quand elle se tut, Roger releva la tête.

— Oui, je comprends, je comprends. Vous avez raison, évidemment. Les gens raisonnables ont toujours raison... Qu'est-ce que vous voulez, c'est moi qui suis un fou ! J'aurais dû penser à tout cela, j'aurais dû ne jamais vous avouer...

Un silence se fit ; la jeune fille jouait nerveusement avec son mouchoir.

— Vous n'en voulez pas à papa ? reprit-elle.

— Moi, lui en vouloir, de quoi ? De rien, il est dans son rôle. C'est moi qui n'étais pas dans le mien... Mais je discute, c'est inutile, cela n'avance à rien... Je vais vous dire adieu, Berthe.

— Oui. A propos, dites-donc, il vaudrait peut-être mieux que vous ne revoyez pas papa, demain. Pour votre règlement, vous verrez M. Marbont, le caissier. Il sera prévenu.

— C'est cela, je verrai le caissier... Ça va bien. Adieu, Berthe.

— Adieu, bon courage !

Il ne répondit rien, et sortit précipitamment. Sa tête éclatait, il avait hâte d'être dehors.

Oh ! cette fille pour laquelle il avait une telle passion, c'était cela. C'était tout ce qui restait de l'idole. Pas un mot de tendresse, de pitié pour lui, de révolte contre l'autorité stupide de son père. Rien, la passivité, l'effacement.

Et ce père qui le brisait ainsi pour une simple question d'antipathie personnelle, car enfin, il n'avait rien à lui reprocher. Il ne lui plaisait pas, voilà tout, cela suffisait.

Roger marchait en titubant comme un homme ivre. Il revoyait avec désespoir l'écroulement de son rêve, et l'écroulement vulgaire, bête... Lui avoir parlé du caissier... Il s'en souciait bien, du caissier ! Oh ! évidemment, c'était sa faute, à lui, il n'était pas, il ne pouvait pas être de leur monde.

Il chancelait, comme une bête qui vient de recevoir un coup de massue. Les yeux fixes devant lui, au milieu des passants qui le bousculaient, il marchait, il courait.

Tout à coup une clameur d'épouvante s'éleva de la foule. Dans son affolement, il avait traversé en courant le boulevard,

sourd aux cris et aux appels de trompe, et était venu se jeter sous les roues d'un autobus. L'énorme machine avait passé sur lui, son élan presque amorti par cette chair qu'elle broyait.

Une foule horrifiée s'amassa. On essayait de le dégager de dessous la roue monstrueuse, mais tout était déjà fini. Des femmes s'évanouirent, pendant qu'on retirait à grand-peine le cadavre sanglant et défiguré. Le mécanicien de la voiture pleurait, les mains agitées d'un tremblement nerveux, les yeux encore pleins de l'effroi de cette vision de la chute devant son capot.

Et tandis qu'à l'heure habituelle, M. Pelletier et sa fille, par ce beau soir froid d'hiver, remontaient à pied à la maison, l'agent n° 316, du neuvième arrondissement, établissait, au moyen de papiers rouges trouvés dans les poches de la victime, qu'un jeune homme nommé Baudouin Roger, demeurant 111 rue Nollet, avait été écrasé par accident.

Oui, n'est-ce pas, c'est bien un accident. Et quand on rapportera à la pauvre vieille maman le cadavre de son fils, c'est bien la fatalité qu'elle devra accuser, qui lui prend l'enfant après avoir pris le père. Oh ! elle ne devra pas soupçonner autre chose dans cette mort, elle ne devra pas avoir un mouvement d'aversion, de recul, vis-à-vis du patron de Roger. Elle devra le bien remercier de la couronne qu'il envoie à l'enterrement. Evidemment, on ne peut pas demander à M. et à Mme Pelletier de faire semblant d'avoir du chagrin de cette mort, s'ils n'en ont pas, mais c'est bien bon de leur part d'envoyer une aussi belle couronne.

Oh ! dites-le-lui, à cette pauvre maman qui avait deviné le secret de l'âme de son fils, et qui, maintenant, se demande parfois avec angoisse si cette mort étrange ne serait pas la conséquence d'une déception amoureuse, assurez-le-lui, que c'est bien un accident... Elle a tant besoin de le croire.

Quant à M. Pelletier, c'est un homme heureux, et sa fille est une fille heureuse. Il a un autre employé, qui est bête et qui se ronge les ongles, mais possède une magnifique écriture. Tel qu'il est, il plaît à son patron beaucoup mieux que l'ancien, ce pauvre Roger Baudouin, qui est mort si tristement. Il a beaucoup de bagout et en impose au père Pelletier, et sans doute épousera-t-il sa fille et reprendra-t-il la suite de la maison (cheminées et dalles de marbre, médaille d'or à l'Exposition universelle de 1889).

Louis CHAMPEAUX.

FARINE DUTAUT, le meilleur aliment des Enfants

## LA DERNIÈRE VENDANGE

La famille Patricot cultivait, de père en fils, le domaine des marquis de Saint-Aubin. A la mort de la vieille marquise, dernière du nom, le domaine tomba aux mains de son gendre, un auditeur au Conseil d'Etat, qui ne paraissait guère qu'une fois par an au vignoble, à l'époque des vendanges, pour offrir ses devoirs à sa belle-mère, tirer quelques grives et vendre au mieux le vin nouveau.

Dès que la vieille marquise eut été conduite au cimetière, accompagnée de tout le clergé de la paroisse qui se composait du curé, d'un séminariste en vacance dans la commune, du sacristain et de deux gamins habillés d'une fustanelle rouge, déteinte par la pluie et rongée par le soleil, son gendre assembla les Patricot et leur déclara son intention d'aliéner le domaine. Il prononça à cette occasion un discours dont il fut très satisfait. Il les remercia, en un petit quart d'heure, de leur dévouement héréditaire depuis deux cents ans, ajusta quelques phrases sur les familles souches qui sont la force des nations, honora la culture de la vigne de façon à couvrir de honte ceux qui tirent de la terre un autre produit que du vin et monta dans sa voiture.

Quelques mois après un marchand de domaines dispersait le vignoble de Saint-Aubin dont le nom ne fut plus prononcé qu'au prône, une fois l'an, lorsque le curé annonçait une messe chantée pour le repos de l'âme de la défunte marquise qui avait pris soin de s'assurer contre les chances de l'autre vie par une fondation à perpétuité.

Les Patricot avaient écouté respectueusement le discours de leur bourgeois et compris seulement que le domaine devait être vendu et qu'il fallait quitter la maison où ils étaient nés et où ils avaient vécu. Ils retournèrent à leur travail sans mot dire, en songeant.

Ils étaient cinq, le grand-père, la grand-mère, la bru et deux fils. Le père était mort l'année précédente d'une mauvaise fièvre gagnée en courant une mare.

A la tombée de la nuit, ils se réunirent autour d'une vaste soupière d'où montait jusqu'aux solives brunes du plafond des nuages chargés de la bonne odeur d'une potée cossue, un amoncellement de choux, de pommes de terre, de haricots, de panais écroulés sur un rocher de lard rose. Ils restaient silencieux, chacun tirant à soi un morceau. La bru, une petite femme

noire, cuite et recuite par les soleils des vignes, une sorte de fourmi en callot blanc, prit une miche lourde comme une pierre, traça dessus le signe d'une croix avec son couteau et distribua des parts.

— Il est ben savant, le gendre à not' défunte dame, mais le pauvre monde n'est pas son souci, dit-elle. Le père aurait eu gros de chagrin. Il est mort. Il a ben fait de mourir. Le domaine le plus antique du pays, tant réputé que les vins se vendaient au pied de cuve. Des vignes où ne manquent point eune plante. J'ai dans mon idée que le gendre à not' défunte c'est un sujet qui se dissipe et que not' demoiselle n'a pas du contentement tout son souci.

— Mère, il est le maître, dit l'ainé, un grand garçon de trente ans, roussot, maigre et nerveux, déjà évidé par le travail, avec un soleil de rides autour des yeux. Y sommes pas empruntés pour trouver un autre bourgeois. M. Tignot m'a arrêté en revenant de l'enterrement pour nous offrir son domaine, le pus conséquent à c'tte heure dans le pays.

— M. Tignot c'est un parvenu, il a gagné son bien en trafiquant dans les villes répondit la mère. Personne ne peut dire d'ous qu'y sort. Sa dame qui se fait à ce jour charrier en carrosse à la messe, y l'a connue à l'Artichaut, à Chagny, ous qu'elle récurait les casseroles ; voire qu'elle passait pour pas grand'chose.

Le jeune homme insistait ; il voulait de bonnes vignes à cultiver ; il ne voulait pas prendre des climats ruinés par la négligence des propriétaires qui sont regardants à la dépense ou des plantes trop jeunes qui donnent un vin sans finesse. Le Tignot possédait le clos Saugeot et il prétendait à entendre qu'il deviendrait volontiers acquéreur de quelques pièces du domaine de Saint-Aubin.

La mère résistait. Elle était fière, sortant des Molinot, une famille respectée et riche. La pensée surtout qu'il faudrait appeler la Tignotte not' dame et lui faire la révérence, lui retournait le sang.

— Enfin, quoi qu'y as dit ? t'es pas engagé à c'tte heure ?

— Y ai dit que je lui baillerais réponse avant la Saint-Martin.

Le cadet, un gas de vingt ans, taillé en rocher, aux cheveux plantés bas, aux petits yeux gris noyés dans des joues poupines, songeait moins à la qualité des maîtres qu'il servirait qu'à mam'selle Fanny, la femme de chambre de la défunte marquise, qui ne le regardait point de travers. Il sortit, sans exprimer d'opinion, en machonnant un œillet d'Inde pour rôder autour de la cuisine où il espérait rencontrer le cotillon de sa bonne amie.

La grand-mère, une vieille proprette et grassouillette, terrifiée par la mort de la marquise, sa contemporaine, n'avait cessé, tout le jour durant, de s'écrier :

— Mon doux Jésus, mon doux Sauveur, ayez pitié de moi !

En ce moment, elle s'endormait, les mains croisées sur son ventre, un chapelet emmêlé aux doigts. On croyait qu'elle tombait en enfance.

— Dites donc, mon bia-père, c'est i que vous serviriez la Tignotte, vous ? cria tout à coup la vigneronne dans l'oreille du vieux.

Le vieux la regarda d'un œil tout blanc qui clignotait à la lueur de la lampe et dit : — Sio, sio, y leur ai baillé un chou cabus, a sont ch'tis, a leur faut des tendresses, des herbes potagères.

— Il songe aux lapins à c'tte heure. Le pauvre vieux il est encore pus sourd à la tombée de la nuit.

Le vieux se leva et se traîna vers la porte en s'appuyant sur un cep aussi ancien que lui, durci au feu, dont la poignée était censée représenter une tête de chien. Il était cassé net au milieu des reins de façon que la partie supérieure de son corps formait une ligne horizontale avec le sol. Il ne voyait plus que la terre qui semblait le punir de l'avoir tant remuée. On eût dit un de ces saules qui ne vivent plus que par l'écorce et dans lesquels on trouve un nid de hibou ou un essaim d'abeilles.

La récolte devait appartenir cette année-là par moitié aux Patricot. Les vignes n'avaient jamais été aussi belles. On vendangea vers la mi-septembre à cause que le raisin se figuait ; le soleil aurait tout bu. Les anciens se remémoraient deux ou trois années pareilles dans le siècle et se disputaient interminablement rapport à la qualité de vins que les jeunes générations n'avaient pas connus.

Le quatrième jour des vendanges, la nuit déjà noire, les Patricot quittèrent le clos Grameau qu'ils avaient gardé pour la fin vu que parmi les raisins il s'en trouvait beaucoup de gris, dits beurots, qui avaient besoin d'une plus longue maturité pour gagner de la couleur. Ils y avaient ramassé la feuille à l'ouvrée. Le vieux sortit le dernier. C'était lui qui avait conquis sur la montagne, les laves, les buis et les prunelliers toute la terre de cette vigne. Il y avait cinquante ans de cela ! Plus d'une fois les nuits d'été, réveillé par la clarté de la lune qu'il prenait pour celle de l'aube, il avait sauté à bas de son lit et s'était rendu à sa tâche là-haut dans le grand silence de la campagne. Il rait alors comme un vainqueur en voyant le village endormi qui s'élevait à ses pieds et les fumées qui montaient et emplissaient doucement la vallée.



Comme il cherchait à fermer avec un paquet de ronces la brèche que les vendangeurs avaient ouverte pour pénétrer dans la vigne :

— Laissez-y donc, grand-père, et hâtez-vous, cria l'ainé. Vous ne tirez pas la maille dans ce climat ici. La vigne a été morcelée pour être vendue à la Saint-Martin.

Les vendangeurs harassés ne prolongent pas la veillée. Dès qu'ils ont soupé ils gagnent la grange et s'étendent sur la paille. Des airs de violon qui arrivent de la rue provoquent les jeunesse. Elles entendent les garçons rôdant autour de la maison en quête de danseuses, mais la patronne gardienne sévère des mœurs a tiré le verrou. Il faut dormir, jeunesse.

Sur les minuit l'ainé se leva pour voir comment la vendange se comportait dans les cuves. La fermentation dans les années chaudes est telle que le vin parfois bouillonne et s'échappe. Il avait songé que la grande cuve, celle de trente pièces, toute cerclée de fer qu'elle fut, éclatait comme un marron sur la poêle.

Il alluma le falot et se rendit au pressoir. Il écouta la vendange travailler. Cela faisait le bruit d'une ruche immense d'abeilles irritées, une odeur violente de vin nouveau emplissait le vaste bâtiment.

Quand il approcha de la cuve de trente pièces il en vit émerger deux jambes écartées comme les dents d'une fourche. Le cep à tête de chien gisait sur le sol. Le vieux avait compris. Ne pouvant survivre au domaine, il avait voulu finir dans son élément comme le marin. Il s'était noyé dans le jus de sa dernière vendange.

Le vin se vendit cette année-là des prix fous et les Patricot purent acheter une parcelle du clos Grameau.

Valbert CHEVILLARD.

## UN HOMME PRESSE

La maison Riffardol qui, à Marseille, vend de tout, en gros comme en détail, s'aperçut un jour que ses relations commerciales avec le Nouveau Monde n'étaient pas ce qu'elles auraient dû être.

Désireuse aussitôt de remédier à cet état de choses si contraire à sa vieille réputation, elle chargea son habile représentant, Marius Contrefigue, de s'élancer à la chasse des clients new-yorkais et autres.

Celui-ci ne se fit pas prier. Fort en couleurs, en voix, en santé, en discours, il ne craignait pas l'aventure. Ses pérégrinations à travers la Provence l'avaient un peu lassé. Il était plein d'illusions magnifiques sur l'Amérique tant vantée.

Huit jours après, il s'embarquait, accompagné d'une bonne centaine de caisses d'échantillons.

La traversée fut belle. Marius, tout le long de la route, rumina les moyens qu'il allait employer pour convaincre les Américains de l'excellence de ses produits. En effet, n'ayant jamais quitté le sol natal, il se demandait avec inquiétude quel était l'état d'esprit de ces étrangers et par quel endroit il pourrait les prendre. N'avaient-ils pas la réputation de gens féroce et pratiques, insensibles à l'éloquence, surtout ménagers de leur temps ? Et dame, à Marseille...

Et puis Marius, d'âme essentiellement placide, malgré les éclats de sa voix et l'amplitude de ses gestes, s'effrayait un peu à la pensée de l'agitation inaccoutumée dans la

quellle il allait se trouver tout à coup. New-York ! Ce simple mot dansait dans sa tête comme un grelot mêlant à la fois le fracas des paquebots, des cars, des autos, des railways, de toute une multitude enfin de gens, de bêtes et de choses.

Cette crainte préventive ne fit qu'accroître lorsque le représentant de la maison Riffardol (de Marseille) toucha le sol de la libre Amérique. Il ne s'était pas trompé. Agitation dans le port, fièvre dans la rue : il n'y a pas à dire, à New-York, le temps a bien l'air de valoir de l'argent.

Marius, dans un mouvement de stupéfaction intense s'écria :

— Ces gens agissent et ne parlent pas !

Cela le déconcertait. Mais, étant d'esprit assimilateur enclin à prendre chez les autres ce qui lui semblait à tort ou à raison, digne d'imitation, Marius, débarqué de deux jours, résolut de faire une expérience profitable. Dans ce but, il choisit un moyen des plus simples : remarquer au hasard, dans la rue, un homme d'aspect sérieux et d'allure pressée, le suivre, le suivre comme son ombre et découvrir ainsi le secret propre à tous ceux qu'il voyait courir avec la vitesse et la mine anxieuse de propriétaires dont la maison brûle.

Il quitta donc son hôtel, un matin, de bonne heure, et alla se poster à l'arrivée d'un des trams de banlieue. Ils se succédaient d'instant en instant, vomissant au cœur de la City des flots d'hommes et de femmes affairés. Longtemps il hésita. Enfin il vit descendre un monsieur correct, rasé de près, l'œil vif, le pas énergique, qui s'élançait comme à la charge, droit devant lui.

C'était l'affaire de Marius. Il partit sur ses traces.

L'Américain, à longues enjambées, fonçait à travers la foule. Le Provençal, pour le suivre, jouait des coudes, se dégingandait et soufflait à l'exemple d'une 40-chevaux. Sans rien voir, l'Américain allait toujours. Un car l'aurait à peine battu à la course. Enfilant les boulevards après les rues, les rues après les boulevards, l'Américain allait toujours.

— C'est un banquier, se disait Marius.

L'Américain allait toujours. A dix mètres derrière, le Provençal galopait ; mais au bout d'un quart d'heure de cette poursuite, il sentait couler dans son dos des rigoles et s'amollir ses jambes. Est-ce que l'autre n'allait pas bientôt arriver ? Sans se l'avouer, il commençait à avoir regret de sa curiosité.

Au coin d'une rue, un policeman assommait un pochard. Le pochard se débattait, le policeman tapait à tour de bras. Spectacle vraiment curieux ! Marius pensa :

— Il va s'arrêter. Je vais pouvoir me reposer !

Mais l'Américain ne s'arrêta pas. Il bondit simplement dans un tram en marche, Marius, pour ne pas le perdre, dut bondir derrière lui. Cinq minutes de calme. Marius bénissait le ciel. Mais déjà l'Américain était descendu et reparti de plus belle.

Cette fois-ci, le représentant de la maison Riffardol murmura :

— Ce doit être un ministre.

Enfin, parvenu à l'extrémité de Brooklyn, l'Américain stoppa brusquement devant une sorte de large magasin. Il poussa la porte avec fièvre et entra.

En entrant à sa suite, Marius conclut : — C'est un commerçant, un gros commerçant !

La pièce était garnie de larges fauteuils, très renversés. Le long des murs pendaient des journaux, rien que des journaux, ceux du Nouveau Monde et ceux de l'Ancien. Toujours en hâte, l'Américain s'était saisi

de l'un d'entre eux, s'était assis et, les pieds sur la cheminée, commençait à lire.

Marius interloqué, attendait. L'Américain, une feuille lue prit la suivante. Alors Marius s'informa.

La patronne de l'endroit, pour un cent louait des journaux, et l'homme si pressé avait l'habitude d'y venir tous les matins, pendant deux ou trois heures, prendre connaissance des nouvelles du monde entier. L'après-midi, il revenait consulter les journaux du soir.

— C'est bien la peine de courir si vite, s'écria, rageur, le Provençal.

Et il s'en alla, un sourire de mépris aux lèvres. Le représentant de la maison Riffardol (de Marseille) avait perdu toutes ses illusions sur l'activité américaine.

Roger RÉGIS.

## CONSEILS PRATIQUES

### LE CORSET

Le corset a de nombreux adversaires qui, de temps en temps, partent en guerre contre lui. Et pourtant le corset résiste. On a beau invoquer contre lui de célèbres exemples, nous proposer pour modèle les formes immortelles de la Vénus de Milo et de tous les grands chefs-d'œuvre de la statuaire, nous ne voulons rien entendre et nous continuons à nous emprisonner dans sa gaine de baleine et de coutil.

Serait-ce donc, que le corset, malgré ses détracteurs, aurait des mérites insoupçonnés ? Je sais bien que les mérites ne suffisent pas pour nous attacher à la mode et que l'absurdité nous séduit plus encore que la logique ; pourtant le corset a traversé tant de siècles qu'il faut bien qu'il ait, à son actif, quelques vertus. Je laisserai de côté ses vertus de luxe : qu'il nous affine la taille, qu'il fasse bomber nos hanches et notre gorge, rien de mieux, mais si tout cela a lieu au détriment de notre santé, prohibons le corset, enterrons-le, ne songeons plus à lui.

Mais, là justement, est la grande question. Le corset nous est-il vraiment nuisible ou bien agit-il, au contraire, à la façon d'un appareil d'orthopédie qui soutient nos organes, qui nous redresse, qui nous tonifie.

Je sais bien que j'aurai contre moi toute la Faculté, mais rien ne m'empêchera de croire qu'un corset très bien fait et modérément serré vaut mieux pour nous que l'avachissement d'une taille laissée à elle-même.

Il y a naturellement des exceptions à cette règle ; une femme mince, mais très musculeuse peut se passer de corset sans inconvénient. Si elle n'a pas de tendance à grossir, si elle sait demeurer ferme et droite sans secours d'aucun busc, qu'elle supprime, si bon lui semble, cet accessoire superflu. Mais que les autres, les trop minces comme les trop grasses lui restent fidèles.

Les femmes trop minces ont toujours quelque peine à se tenir très droites, les muscles manquent ou sont faibles ; le corset leur vient en aide et en les redressant améliore leur circulation et le bon fonctionnement de tous les organes.

Les femmes trop grasses deviendraient énormes si le corset en les comprimant légèrement ne faisait une sorte de massage continu qui arrête l'envahissement des tissus graisseux.

Mais, ce n'est pas tout ; dans les soins que nous prenons de nous-mêmes il ne faut pas songer seulement au présent, il faut

songer aussi à l'avenir. Si la jeunesse est le temps de plaire, il ne faut pas que la vieillesse soit le temps de faire peur ; il faut se conserver, pour le déclin, un peu de bonne grâce, quelque prestige et quelque agrément. Une taille laissée à elle-même pendant la jeunesse devient terriblement païse avec les années, l'allure s'alourdit, ou se tasse, on prend en largeur tout ce qu'on perd en hauteur. La Vénus de Milo, telle que le marbre nous en laisse le souvenir, est belle mais quelle femme eut-elle été vers la cinquantaine ? Une matrone lourde et massive.

On dit volontiers aujourd'hui que les femmes ne vieillissent plus et c'est un peu vrai. Mais celles qui ne vieillissent pas ne sont point celles qui laissent agir la nature à sa guise, mais celles, au contraire, qui luttent pied à pied contre elle, qui la contraignent et se contraignent.

Ne craignez donc pas, chères lectrices, malgré ce qu'en disent les réformateurs, d'user du corset, mais n'en abusez pas. Ne vous étranglez pas la ceinture pour gagner quelques centimètres de tour de taille, car ces quelques centimètres seront pris sur votre grâce, sur l'aisance de votre tenue et de votre démarche ; ne vous comprimez pas l'estomac sous un busc épais, choisissez longuement, soigneusement vos corsets, essayez-les et laissez rigoureusement de côté tous ceux qui peuvent vous gêner ou vous blesser.

Et si vous pouvez le faire, ne craignez pas d'ouvrir largement votre bourse pour lui, allez chez le bon faiseur, ayez des corsets taillés pour vous et non pour tout le monde et vous aurez ainsi une jolie taille sans que votre santé en souffre jamais.

Gracia.

## Mots en Pentagone

Lettre — Pacha — Gouffre sans fond  
— Racine sèche de garance.  
— Sur les rives de l'Hellespont  
— Simple bureau de bienfaisance.  
— De l'enfer sombre région.  
— Marque une énumération.

Un Allobroge

### AVIS AUX DEVINEURS

Les solutions doivent être parvenues le LUNDI au plus tard au rédacteur en chef du Supplément illustré du Petit Journal.

### SOLUTION

des mots en Logogriphe (N° 981).

E C O S S E  
C O S S E  
E C O S S E  
C O S  
O S  
S

### SOLUTIONS JUSTES

Des mots en Logogriphe (N° 980)

Berichonne. — Chaumettes. — A. Guillaume. — Michel F. — Jean d'Elbé. — Coup de vent. — R. Noulhane. — H. Drouin. — C. Deserville. — G. Lemaire. — E. Brossard. — Marit. — E. Terrion. — Spirite. — M. P. G. — 2 Acharnés. — M. de St Aubin. — G. Habert. — Réitérag. — O. Clin. — Esmeralda. — A. Godaux. — Nez s'ord. — Marvel Salsifis. — Memento. — Fou-je-romps. — Un pot éte tourné mi roi. — A. P. de Gennevilliers. — Charles Rol. — Maurice Torcy. — Rouquette et Adrien. — J. Houlbrecque, Bolbec. — A. J. Dupuis

## Aux affaiblis... Aux épuisés...

Que ce soit à la suite d'une maladie que le corps soit affaibli, ou bien qu'il manque de force de résistance pour toute autre cause, la marche à suivre reste toujours la même. Le sang est épuisé, les nerfs sont comme brisés. Un régénérateur du sang, tonique des nerfs, est nécessaire. C'est le moment de prendre les Pilules Pink. En prenant les Pilules Pink, vous économisez votre temps et votre argent. Vous avez, en effet, la certitude de guérir, car les preuves de guérisons abondent. Tandis que si vous vous adressez à un remède sans valeur, le renouvellement d'un traitement qui ne vous donnerait aucun résultat vous reviendrait fort cher et encore s'en irait toujours aussi malade. C'est un jeu pour les Pilules Pink de ramener à la santé les convalescents. Elles guérissent les cas d'anémie, de neurasthénie, de faiblesse générale, à plus forte raison les indispositions passagères à la suite d'une maladie aiguë. Le traitement des Pilules Pink est simple, facile, peu coûteux, efficace.

## Pilules Pink

Les Pilules Pink sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Bailly, Paris. Trois francs cinquante la boîte ; dix-sept francs cinquante les six boîtes, franco.

LES CYCLES JUNON  
Liquident leurs Modèles 1908 depuis  
**ACREDIT 70**  
MODELES 1909 — PNEUS MICHELIN  
PRIME à tout acheteur. CATAL. FRANCO. 55, rue de la Verrerie, Paris.

**POUR MAIGRIR rien ne vaut**  
sans nuire à la Santé  
**Le THÉ MEXICAIN du D<sup>r</sup> JAWAS**  
Efficacité certaine, résultat rapide. La boîte 5<sup>fr</sup> franco.  
Phie Vivienne. 16, Rue Vivienne, Paris et toutes Pharmacies.

## ACCORDEONS!

Nous livrons en excellente qualité et à prix très réduits et engageons chacun dans son propre intérêt avant de faire des achats d'autres côtés, à demander notre nouveau catalogue, que nous envoyons gratis et franco. (Port de lettres 25 centimes).

Herfeld & Comp., à Neuenrade, No 31 (Allemagne), la plus grande des fabriques d'accordéons de Neuenrade.

**POILS** ou **DUVETS** disgracieux du visage et du corps, disparaissent complètement. Indication de s'en débarrasser. 15 c. **ACHILLE** chimiste, 75, r. Montmartre, Paris.

**SCIENCE ET MAGIE** Le livre le plus troublant, le plus étrange, le plus incroyable, le plus sérieux, le plus précieux, le plus utile, le plus indispensable qui existe. — Succès, fortune, beauté, santé, bonheur. Notice gratuite. Ecrire n'engage à rien, dérivez. Librairie GUERIN, 17, RUE LAFERRIERE, PARIS.

**TUE-GIBIER** sans feu, ni bruit, ni fumée à petits plombs et à balles. Portée 30 mètres. Armes nouvelles. Armes à air comprimé, etc. Catalogue gratis franco. **E. Renom**, 23, rue Saint-Sabin, PARIS.

**ATTENTION! Achetez vos Accordéons en France**

Nous livrons des accordéons de tous les systèmes bien meilleurs et moins chers que ceux de nos concurrents étrangers. — Envoi gratuit et franco de notre magnifique catalogue illustré en couleurs à toute personne qui en fait la demande. Vous économiserez beaucoup d'argent en vous adressant à nous en toute confiance.

Manufacture d'ACCORDEONS, 14 bis, r. des Carmes, NANCY. N° 23.

## SITUATION D'AVENIR

Les jeunes gens et les jeunes filles qui veulent entrer dans les affaires : commerce, industrie, banque, etc., s'y feront rapidement de belles situations s'ils sont munis des connaissances pratiques indispensables. Ils les acquerront à bref délai et à peu de frais et auront l'avantage d'être placés dans de bonnes conditions s'ils s'adressent à l'Ecole Pigier, Hommes, 53, rue de Rivoli, Dames, 5, rue Saint-Denis (près du Châtelet) à Paris. (Internat, externat, cours par correspondance). Succursales : Nantes, Bordeaux, St-Quentin et Barcelone. Demander le programme H.

**30 à 50** francs par semaine — travail facile — sans apprentissage chez soi, toute l'année, sur nos **TRICOTEUSES PATENTÉES**. La Gauloise. PARIS, 194, RUE LAFAYETTE, Villa K.

**SAGE FEMME** **IRREGULARITES MENSUELLES** Spécialiste réputée renseigne gratis Dames qui souffrent troubles, douleurs, irrégularité. — Ecrire M<sup>lle</sup> LOUE, 8, Pl. Henri-Monnier, Paris.

**Belle Poitrine** Développement, Fermeté, Reconstitution en deux mois, par les **PILULES ORIENTALES** Bienfaisantes pour la santé - Flacon 4,50 6<sup>fr</sup> 10<sup>fr</sup>. Env. discr. J. Raté, 6<sup>fr</sup>, 5, passage Verdun, Paris. Bruxelles : Ph<sup>ie</sup> S<sup>te</sup> Michel. Genève : Cartier et Jorin. Buenos-Ayres : F<sup>ra</sup> Franco-Inglesa. Montréal : A. Décarie.

**SAGE-FEMME** 1<sup>re</sup> cl. Pensionnaires toute époque. **BARLET**, 112, r. Réaumur, Paris. Rens. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSTRU.

**MAGIE NOIRE** et **SORCELLERIE** tous les secrets dévoilés. Pacte avec démons ; découverte des trésors ; philtre triomphateur d'amour ; prédiction de l'avenir ; pour gagner aux loteries et au jeu ; pour jeter ou détruire un sort ; pour se rendre invisible ; faire réussir projet de mariage ; tons les secrets des guérisseurs. Dominations des volontés, pouvoir irrésistible, assurance réussite et fortune. Env. gratis. Ecr. Grésil, 2, rue Amélie, Paris.

## Ulcères, Plaies, Eczéma

**MALADIES DE LA PEAU**  
Les ulcères, plaies incurables, les plaies variqueuses et de mauvaise nature, l'eczéma, les dartres, les maladies de la peau les plus rebelles, les boutons, l'acné, les rougeurs, les démangeaisons les plus atroces, les virus du sang invétérés, et tous les maux de jambes, même ceux qui ont résisté depuis des années à tous les remèdes, sont infailliblement et radicalement guéris en quelques jours, même en travaillant, par le nouveau traitement végétal du Docteur Wolf, qui est envoyé franco avec le mode d'emploi et mandat de 1<sup>re</sup> adressé à M. Passerieux, Ph<sup>ie</sup> 46, rue des Faurès, Bordeaux. L'essai est gratuit. Dépôt à Paris, Pharmacie Girard, 217, Rue Lafayette.

**SEINS** Développement-fermeté. Vous vous fécitez d'avoir demandé brochure gratuite illustrée. Ecrivez Dr Institut Biologique, 36, Rue Notre-Dame-Lorette, Paris.

Avec belle écriture, l'Indi. moyen certain de gagner 60 à 100 fr. par mois en 2 h. de trav. p.j., sans quit. emp. en prov. et à l'étr. (Seine excl.). Ecr. avec 0,25 de timb. p<sup>er</sup> éch<sup>é</sup> et réponse. M<sup>lle</sup> LEZINA, 11, r. Eupatoria, Paris.

**JOYEUX VIVEURS & CHANTEURS** Voulez-vous rire, faire rire et amuser vos amis ? Demandez les 6 c. cat. illustré réunis p<sup>er</sup> 1909. Nouveaux trucs, farces, attraits, tours de physique, librai, sorcell, magie, chansons, art. utiles, etc. Envoi gratuit. Maison G. Rigollet, 23, rue St-Sabin, Paris.

**ANGLAIS ALLEM. ITAL. ESP. RUSS. PORTU.** apprenez SEUL en 4 mois, beaucoup mieux qu'avec un professeur. Nouvelle Méthode parlante-progressive, pratique, facile, infatigable, donne la vraie prononciation exacte du pays même. **PUR ACCENT** Preuve-essai, 1 langue, 60 c. (hors France 1<sup>er</sup> mandat ca. timb. poste français) à Maître Populaire, 13-2 r. Montholon, Paris.

**CYCLES MÉRICAINE** Maison de confiance 13, Av. des Moulineaux, PARIS-BILLANCOURT Catalogue franco. **PRIX de GROS** aux Intermédiaires

**LE GÉRANT : G. LASSEUR**  
**G. MARTY**, imprimeur, 61, rue Lafayette.  
Imprimé sur la machine rotative chromo-typo de M<sup>re</sup> LAFAYETTE (Ecr. Loretteux.)





LE ROGUI PRISONNIER EST AMENÉ A FEZ EN CAGE COMME UNE BÊTE FÉROCE